

Le premier hebdomadaire des faits-divers

4^e Année - N° 162

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

3 Décembre 1931

DÉTECTIVE

Les Hommes Punis



Ces Hommes Punis quittent Saint-Laurent pour Charvein ou pour Godebert. Convoi tragique, en marche vers les camps meurtriers.

(Lire, pages 7, 8 et 9, l'émouvant reportage au bagne de Marius Larique.)

AU SOMMAIRE : Un pays charmant, par T. Köves. — Un "honnête" homme, par J. Barraud. — L'agonie des loups, par L. Combaluzier. — L'aventure de la divette, par F. D. — Le guet-apens, par J. Morières. — L'obsédé, par M. Lecoq. — La femme et le crime, par F. Boutet.

Amnistie

La loi d'amnistie est sur le point d'être votée. La discussion n'en est pas encore intervenue devant le Parlement; aussi est-il nécessaire qu'à l'heure actuelle, une discussion faite en dehors des Chambres s'instaure dans la Presse et crée devant l'opinion un large débat.

On ne peut nous taxer d'indulgence systématique ou de faiblesse.

La position que nous avons adoptée ici et qui constitue pour nous une règle de conduite immuable est une attitude d'impartialité, un essai constant de conciliation des principes d'ordre public que nous respectons, et du devoir d'humanité indispensable à l'exercice d'une bonne justice et, par là même, la renforçant.

On a beaucoup critiqué, il y a quelques années, les diverses lois d'amnistie qui se sont succédées au lendemain de la guerre ou dans les années qui suivirent.

On a fait remarquer que la générosité du législateur étendue sans discernement à des individus dont le passé judiciaire était lourd, n'avait eu d'autre résultat que de leur donner une liberté d'action néfaste et de permettre ainsi le renouvellement de vols, d'escroqueries, d'abus de confiance...

Il est facile de critiquer, d'un point de vue social, les lois généreuses qu'après plus de quatre ans de souffrances les représentants de la nation ont accordées à ceux qui les avaient subies.

On ne peut méconnaître la noblesse de ce geste, ni les raisons élevées et justes malgré tout qui l'inspirèrent.

Le point de vue social et le point de vue individuel, ici, diffèrent: le pardon des fautes anciennes se concevait et se justifiait par le souvenir récent des vertus dont avait fait preuve celui qui, jadis, avait eu des défaillances, et ces défaillances mêmes semblaient effacées par les souffrances et le sacrifice du soldat.

Il est exact, par ailleurs, que, dans nombre de cas particuliers, les espoirs qu'on avait pu fonder sur le relèvement de l'homme marqué par la grande épreuve s'étaient bien vite évanouis.

Aujourd'hui, il ne s'agit plus d'accorder un pardon aussi général et personnel ne songe à le réclamer.

Le projet de loi déposé par le Gouvernement est, en somme, assez restreint.

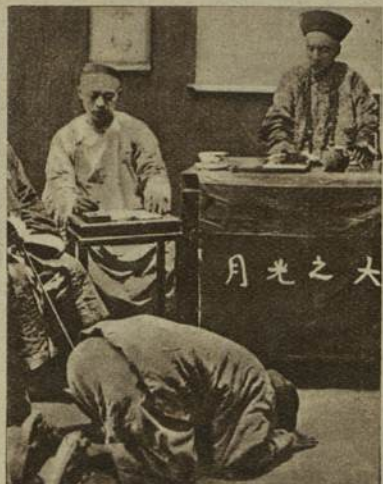
Sans parler des délits exceptionnels, tels que ceux relatifs aux règles de l'état civil, à la fausse excuse donnée par un juré pour se soustraire à son devoir, aux dégradations de monuments, sans parler du délit plus fréquent d'adultère et de diffamation, etc... le texte du Gouvernement a prévu les infractions d'ordre politique et, en cela, il n'a fait qu'appliquer une règle traditionnelle en matière d'amnistie.

Toutes les infractions qui touchent à la probité, qui concernent une atteinte quelconque à la propriété privée, vols, abus de confiance, escroquerie, sont exclus du projet.

Puisque l'on désire accorder une faveur à ceux qui semblent dignes de la mériter, il nous paraît qu'on ne ferait point œuvre d'indulgence néfaste, de faiblesse, en étendant le bénéfice de la loi à ceux dont les Tribunaux ont proclamé par leur jugement même que leurs fautes étaient vénielles.

Nous voulons parler de ces délinquants occasionnels qu'une circonstance malheureuse a conduits sur les bancs de la Correctionnelle, dont le passé est impeccable, dont la faute même a paru si légère aux juges que ceux-ci n'ont prononcé qu'une peine d'amende. Et nous voudrions alors que, quelle que fût l'infraction commise, les condamnés dont le casier judiciaire ne porte qu'une peine pécuniaire fussent admis à profiter de l'amnistie qui sera votée à la fin de 1931.

Nous le répétons: nos exigences ne sont pas abusives. Pas de générosité mal appliquée, pas de faiblesse pouvant compromettre les intérêts supérieurs de la Société, mais une bonté qui soit en même temps un acte de Justice.



Un inculpé comparait à genoux devant l'ancien tribunal chinois.

Tout dernièrement, un groupe de quarante écrivains américains, parmi lesquels on trouve quelques-uns des tout premiers représentants de la littérature de l'Amérique du Nord, protestait avec véhémence auprès de l'ambassade chinoise à Washington contre la torture et l'assassinat d'un grand nombre d'intellectuels chinois.

C'est le gouvernement de Nankin qui ordonna ces persécutions, en raison de l'attitude politique de ces écrivains. Aussi les Américains l'accusent de vouloir détruire la liberté de pensée par des moyens sans exemple.

La protestation cite, avant tout, le cas de M. Li-Wei-Sen, rédacteur en chef d'un journal de Shanghai, le *Drapeau Rouge*.

Le 17 janvier, relate ce document officiel, la police britannique a arrêté M. Li-Wei-Sen, à Shanghai, dans la concession internationale, puis elle l'a remis dans les mains des autorités chinoises pour ouvrir un procès contre lui. Au lieu d'un procès, Li-Wei-Sen a été torturé pendant trois semaines, puis enterré vivant, avec quatre de ses camarades, tandis que dix-neuf autres personnes ont été fusillées sur sa tombe.

Des poètes âgés de 23, 24 ans, des romanciers du même âge, de jeunes rédactrices ont été d'abord soumis aux plus cruels supplices, puis livrés à une bande de fusilleurs. On a exécuté des enfants de 12 ans, rien que parce qu'ils étaient en possession de magazines et de revues d'une nuance radicale. Le fait d'écrire un roman sur la vie des classes ouvrières constitue un crime qu'on châtie sévèrement.

Le Dr Kuo Moje, l'écrivain le plus connu de la Chine, a disparu il y a quelques mois. Personne ne sait s'il se cache devant la police ou s'il a été exécuté en secret.

On apprend de différentes sources dignes de confiance qu'un grand nombre d'écrivains chinois ont été mystérieusement enlevés, pour être torturés et ensuite fusillés ou décapités.

Nous savons que ceux qui survivent doivent chercher des coins sombres, comme les rats, pour se cacher.

Il n'y a pas longtemps, la lutte que vous avez inaugurée et supportée contre l'esprit féodal à l'intérieur du pays et contre l'agression économique et politique des nations étrangères, a provoqué notre entière sympathie. Mais les méthodes que vous avez employées récemment ont changé ce sentiment en une surprise pleine d'horreur et de dégoût.

Parmi les signataires de ce document, on relève des noms éminents comme ceux du professeur John Dewey, Edna Ferber, Waldo Frank, Lewis Mumford, Will Durant, Burton Rascoe, Théodore Dreiser et Sinclair Lewis.

Ce document saisissant nous fournit la preuve que la torture en Chine n'est pas, comme on serait enclin à le croire, une histoire du passé. La civilisation chinoise est caractérisée par un protocole de politesse extrêmement nuancé, par une cuisine exquise, par une vie sexuelle raffinée, mais aussi, hélas, par une cruauté consciemment développée.



La cruauté chinoise est illustrée par le supplice du carcan.

Le crime et le châtement ne furent souvent qu'un prétexte à raffinement physique. Etre bourreau équivalait à être à la fois acteur et poète.

Il devenait ainsi une sorte de héros national dont on chantait les prouesses et dont on perpétuait la mémoire par des chants et des fables.

Des compétitions fameuses avaient lieu devant la cour impériale et devant les grands seigneurs. Les meilleurs bourreaux y prenaient part.

Et un conte chinois du XVI^e siècle raconte l'histoire d'une de ces compétitions dans les termes suivants:

« Un beau jour, trois bourreaux paraissaient devant le prince Fu-Ching et prétendaient tous les trois être le plus grand artiste de leur métier. Le prince décida alors qu'un concours aurait lieu le lendemain, où on jugerait de leurs mérites respectifs. Cependant, il déclara qu'au cas où l'un des participants se révélerait



Des décapitations avaient lieu devant les grands seigneurs.

maladroit, on le mettrait à mort devant la cour entière.

Le jour suivant, le prince et son entourage, vêtus comme à un jour de fête, prenaient place sous les arbres du jardin, tandis que devant eux, sur une clairière, se dressait l'échafaud. On avait amené trois condamnés à mort.

Le premier bourreau s'inclina devant la cour, puis, faisant agenouiller sa victime, il lui ordonna de croiser les mains devant le buste, le creux des paumes tourné vers le haut. Le moment suivant il leva son glaive et d'un coup magistral lui trancha la tête qui tomba exactement dans les mains jointes de l'esclave, si bien que celui-ci semblait porter sa pauvre tête. Les applaudissements crépitèrent, la foule était ravie.

Alors, s'avança le second compétiteur. En s'inclinant devant le prince, il mit sa main sur son cœur, puis, se tournant soudain vers le condamné, il leva son arme et sépara, lui aussi, d'un seul coup, la tête du corps. Cependant, au grand émerveillement de tout le monde, au moment où la tête tombait déjà, les yeux clignèrent encore. Telle était la vitesse du coup que les réflexes n'eurent pas le temps de s'apercevoir de la mort... Une semblable prouesse serait difficile à surclasser !, s'exclama le prince.

Mais le troisième candidat s'approcha tranquillement, montrant un visage orgueilleux. Un instant, il regarda fixement la nuque du condamné qui allait être sa victime. Puis, on vit, comme en un éclair, le mouvement du glaive se levant et se rabattant. Cependant la tête de l'esclave ne semblait pas atteinte: elle restait sur le cou. Le prince fut saisi de colère: — Maladroit ! cria-t-il. Qu'on l'arrête !

Le jeune bourreau sourit tranquillement, puis, la saisissant par les cheveux, il souleva la tête qu'il venait de trancher d'une telle vitesse éblouissante que celle-ci continuait à reposer sur le tronc... »

La Chine est un pays charmant.

Tibor KOVES.

La note

Les chroniqueurs judiciaires n'ont pas manqué de souligner ce fait assez surprenant pour le profane: M. de Astoreca, ayant reçu dans le ventre les cinq balles de revolver que lui tira son ancienne maîtresse, Gabrielle Joron, et celle-ci ayant été acquittée par le jury de la Seine, c'est la victime qui devra payer tous les frais.

Mme Joron devra seulement rembourser à la partie civile les frais judiciaires qu'elle a exposés, c'est-à-dire 4 ou 500 francs, au maximum, représentant l'acte de constitution d'un avoué et le dépôt des conclusions.

Conséquence strictement juridique d'un verdict d'acquiescement, mais qui prête à quelques commentaires. Il arrive souvent que, même absous par le jury, l'accusé soit condamné à rembourser à la partie civile le montant des frais du procès, à titre de supplément de dommages-intérêts.

Le geste inattendu

Les moindres incidents peuvent avoir, aux assises, des conséquences décisives. Quelle a été, sur le verdict du jury de la Seine, qui acquitta, samedi dernier, Gabrielle Joron, l'influence de ce geste inattendu de M. de Astoreca? M^e de Moro-Giafferri venait de commencer sa plaidoirie: M. de Astoreca, prévoyant que des choses désagréables lui allaient être dites, préféra s'éloigner.

Au moment où il longea le box, dans lequel Gabrielle Joron, prosternée, était assise, M. de Astoreca caressa de la main les mèches blondes de la femme qui avait voulu le tuer.

Le pardon de la victime précédait dicta le pardon des juges.

Loin du maquis

On savait bien que la Cour de cassation prononcerait le dessaisissement de la Cour d'assises de Bastia, sur le pourvoi que ne devait pas manquer de former le procureur général, pour cause de suspicion légitime, dans le procès des bandits corses.

Pourquoi la Cour suprême, ayant à fixer son choix entre tous les départements, a-t-elle jeté son dévolu sur celui du Rhône?

La Chambre criminelle a écarté toutes les Cours d'assises de la région méditerranéenne, et particulièrement celle des Bouches-du-Rhône (qui, logiquement, aurait dû être saisie de l'affaire) trop proches de la Corse et qui auraient pu subir certaines pressions...

Alors, on ne pouvait transmettre le dossier à Gap ou à Privas: il fallait une grande juridiction, avec des locaux et un service d'ordre appropriés à l'importance de la cause. Lyon était donc tout indiqué.

Le sursis inattendu

Le *Chicago Tribune* raconte que, dans l'Etat américain d'Arkansas, il fallut, l'autre jour, surseoir à une exécution capitale du fait que le bourreau était impliqué dans une affaire de contrebande d'alcool et obligé de purger une peine de prison.

Le condamné à mort n'en aura fini avec les affres de cette insupportable attente que le jour où le bourreau-bootlegger aura recouvré la liberté.

Ça fait le compte

Dans une petite ville bavaroise, un homme pêche paisiblement à la ligne. Soudain, une main se pose sur son épaule et un gendarme verbalise: — La pêche est interdite à cet endroit. Cinq marks d'amende !...

Muet, l'inconnu remet au gendarme un billet de dix marks.

Je n'ai pas de monnaie, s'excuse celui-ci; mais si vous revenez demain pêcher ici, ça fera juste le compte !

Publicité

de " **Détective** "

Adresser tout ce qui concerne la publicité de *Détective* à: Néo Publicité, 35, rue Madame, Paris (VI^e).

La présentation de ce numéro est de Pierre Lagarrigue.

EVADÉZ-VOUS

des soucis de la vie quotidienne, grâce aux volumes de la nouvelle collection **SUCCES** qui met à la portée de toutes les bourses tous les grands succès du roman contemporain

Viennent de paraître :

1. J. KESSEL... Belle de jour
2. Maurice BEDEL... Jérôme, 60° latitude Nord (Prix Goncourt 1927)
3. Anita LOOS... Les hommes préfèrent les blondes (Préface de Pierre Benoit)
4. Thomas RAUCAT... L'honorable partie de campagne

2 volumes paraîtront ensuite le 1^{er} de chaque mois

5 fr.

LIBRAIRIE GALLIMARD (Exclusivité Hachette) Le vol.

DÉTECTIVE ADMINISTRATION RÉDACTION ABONNEMENTS

PARIS (VI^e) — 3, RUE DE GRENNELLE — PARIS (VI^e)

TÉLÉPHONE: LITTRÉ 62-71

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE: DÉTEC-PARIS

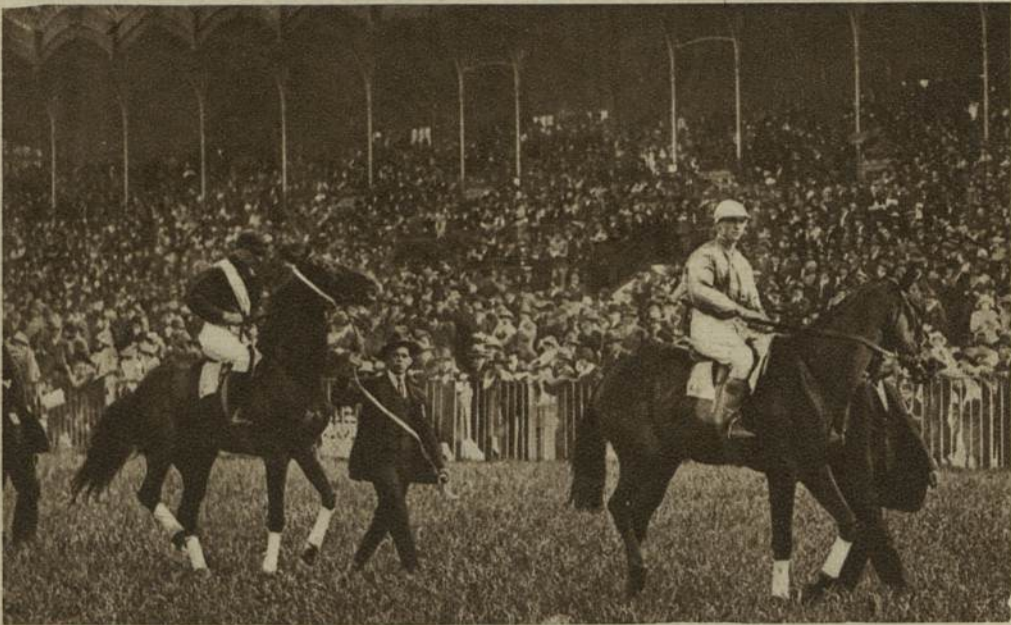
COMPTÉ CHÈQUE POSTAL: N° 1298-37

DIRECTEUR: GEORGES KESSEL

FRANCE ET COLONIES	1 an	65,»	6 mois	35,»
ÉTRANGER (TARIF A)		85,»		45,»
ÉTRANGER (TARIF B)		100,»		55,»

DÉTECTIVE

UN "HONNÊTE" HOMME



Les émotions du turf, sur l'hippodrome de Grand Camp (ci-dessus), procuraient à la septuagénaire ses plus grandes joies.

Lyon (de notre correspondant particulier).

Mme Faure avait-elle donc découché ? Cela pouvait paraître étonnant à qui connaissait la septuagénaire...

Le garçon laitier qui, chaque matin, frappait chez elle, insista. Nul ne lui répondit. Il revint une heure plus tard. De nouveau l'écho fut muet. Il alerta les voisins. Les coups frappés contre la cloison n'eurent pas plus de retentissement. Le commissaire de police des Brotteaux, prévenu, arriva peu de temps après. Un serrurier ouvrit la porte. Elle n'était fermée qu'au loquet. Un spectacle affreux se présenta aux arrivants : Mme Faure gisait sur les dalles, entre la table et le charbonnier. Sa tête reposait face contre terre. Un couteau à long manche était enfoncé dans sa gorge. Tout près de la morte — ô ironie — on retrouva une glace à main, nette, non brisée, sans souillure...

La vieille femme avait-elle donc été égorgée ? Le médecin légiste de Lyon qui l'examina précisa qu'elle avait été tout d'abord assommée. Deux larges ecchymoses furent relevées sur son front et sur sa tempe. Qui l'avait assassinée ? Les signatures laissées par le criminel étaient de peu d'importance : la trace d'une talonnette en caoutchouc tout au plus et des empreintes de doigts sur une chemise d'homme repassée avec soin. Mais pouvait-on faire un rapprochement entre ces deux indices fragiles ?

On se demanda aussi si le vol était le mobile du crime, car on retrouva intact, dans le coffre-fort de la victime, les titres et les valeurs qu'elle possédait. Cependant, des témoignages établirent que Mme Faure plaçait généralement dans le tiroir de son buffet des bijoux de famille, bijoux parmi lesquels on signala une montre, des bagues et un sautoir en or. Quelqu'un, en outre, précisa que la rentière avait pour habitude d'enfourer dans la poche de son tablier de cuisine le peu d'argent dont elle disposait...

Ces indices étaient minces. On chercha dans le passé de la victime les éléments d'une enquête plus approfondie. Mme Faure, née Marie-Adèle Thiot, n'avait conservé de son existence mouvementée qu'une passion, celle du jeu, mais elle la nourrissait fortement. Quelle autre chose aurait pu l'intéresser ? Son fils, lieutenant aux spahis, avait été tué dans un engagement au Maroc. Son mari, un représentant en eaux minérales, qui militait régulièrement dans les milieux politiques, était mort en 1926, la laissant sans grandes ressources. Elle partageait son temps entre la représentation, où son mari avait excellé, et la spéculation. Sa passion du jeu s'exerçait de deux manières différentes. Elle jouait, en Bourse, par l'entremise d'un agent de change, mais assez modestement, et aux courses. Les émotions du turf étaient, semblait-il, ses plus grandes joies. On la voyait au Grand Camp, à Billieux, à Villeurbanne, à la Tour de Salvagny, risquant dix francs sur un favori, partageant ses risques

entre les gagnants et les placés. Elle plaisantait, elle-même, son innocente manie.

— A chacun sa folie ! disait-elle. La mienne n'est pas la plus grave !...

On lui connaissait peu d'amis, et encore fallait-il les chercher dans le milieu des commis d'agents de change ou des turfistes fervents. L'un, qu'elle désignait sous le nom de « mon fiancé », l'accompagnait parfois chez des traiteurs en renom, quand elle avait été favorisée, soit aux courses, soit à la Bourse...

C'est parmi ces relations de fortune que l'on chercha, tout d'abord, l'assassin. Quelqu'un se rappela que la vieille femme avait rencontré, quelques jours avant le crime, un des habitués de la « corbeille », à qui elle avait fait des confidences.

— J'ai touché quelque argent ces jours-ci, avait-elle dit : la pension de mon fils et mes profits en Bourse. Je voudrais faire un bon placement.

— Laissez donc votre argent chez vous ! avait répondu l'ami de la vieille femme.

De là à faire des suppositions, il n'y avait qu'un pas. Il fut rapidement franchi. Le cercle des familiers de Mme Faure où se pouvait chercher le criminel fut rapidement délimité. La vieille femme était méfiante. Elle avait menagé dans sa porte un guichet et elle n'ouvrait qu'après avoir dévisagé ses visiteurs. Sa vie était strictement réglée et on n'y trouvait nulle aventure secrète...

Les détectives de la brigade mobile et de la sûreté édifièrent leurs hypothèses sur ces bases. Mardi, un homme avait certainement rendu visite à Mme Faure. La vieille femme le connaissait, puisqu'elle lui avait ouvert sa porte. Ils avaient bavardé ensemble, si longuement qu'elle lui avait préparé du thé. Une casserole d'eau avait été en effet retrouvée non loin de la bouilloire. Et, tandis qu'elle commençait à le servir, il l'avait assommée. L'outil devait être un de ces marteaux que les cordonniers emploient pour battre le cuir. Le crâne de la vieille femme avait été enfoncé comme à l'emporte-pièce. Mais l'assassin avait eu la crainte que sa victime le reconnût si elle survivait. Il l'avait égorgée pour être assuré de son silence. Le sang avait jailli. Le meurtrier avait essuyé son visage devant la glace retrouvée sur les dalles, puis, il avait raflé l'argent et les bijoux...

Ce qui donna du crédit à cette hypothèse, ce fut une visite qui surprit les policiers tandis qu'ils faisaient leur enquête. Une femme se présentait qui demandait à parler à la morte.

— Mon fils est venu la voir l'autre jour. Il est gèreux en soieries et il pâtit actuellement du chômage. Elle lui avait promis de s'occuper de lui.

Le jeune homme fut interrogé, et peut-être aurait-il été arrêté si le hasard n'était venu fort à propos servir les policiers...

Une femme, jeune et blonde, se présentait vendredi dernier à la sûreté pour y déposer une plainte. Marie-Louise Parrot, qui exerce ses talents de danseuse au *Perroquet*, un cabaret de nuit de Lyon, accusait un représentant de commerce, M. Claudius Chazard, de lui avoir volé ses bijoux.

— Nous avons passé ensemble la soirée, lorsqu'en le quittant je m'aperçus que mon sac était délesté de mes bijoux, de mes bracelets et d'une somme de deux cents francs, déclara-t-elle.

Qui était Chazard ? Un familier des hippodromes. Un joueur, mais un joueur décafé !... Ah ! si le démon du jeu ne l'avait pas habité, c'eût peut-être été un honnête homme !...

On perquisitionna chez le voleur. Il vivait dans le quartier de Vaise, en compagnie d'une autre femme. Il n'était pas chez lui quand les policiers se présentèrent à son domicile. On fouilla sa mallette de voyage. On y découvrit, parmi des échantillons de broserie, un marteau de tapissier et des bijoux. La danseuse désigna son bien, mais parmi les bijoux il s'en trouva qu'elle ne reconnut pas. O hasard stupéfiant ! c'étaient les parures de Mme Faure, son sautoir et sa montre en or.

Chazard fut arrêté rue des Forces comme il errait.



Chazard, un homme de cinquante ans, fréquentait également les courses.

— Pourquoi avez-vous volé les bijoux de votre amie d'un soir ? questionna un policier.

L'assassin se crut sauvé.

— C'était une plaisanterie ! Je voulais les lui rendre !

— Ils sont là ! murmura le policier.

Il lui tendit sa mallette d'échantillons. Chazard blêmit. Il se vit perdu.

— Inutile d'insister ! J'ai compris.

Bientôt, dans le bureau du chef de la sûreté de Lyon, l'assassin fit sa confession.

— Mardi matin, vers onze heures, je suis allé voir Mme Faure. Nous étions de vieux camarades. Nous avions pour habitude de nous rencontrer sur le turf. Mais, tandis qu'elle gagnait régulièrement, je perdais.

« Nous avons bavardé... Elle m'a parlé de ses affaires. Son agent de change l'avait invité le matin même à retirer des titres qu'elle venait d'acheter. Il lui réclamait 1.220 fr., qu'elle s'était procurés. Elle me les fit voir... »

« Je la quittai. Mais la pensée qu'elle avait de l'argent, alors que je n'en avais plus pour jouer, me tortura. Je revins la voir dans l'après-midi. J'apportai avec moi ma valise d'échantillons. Je lui proposai de m'acheter des broseries. Elle examina ma collection. Je la frappai avec le marteau que j'avais apporté... »

« Le coup la fit vaciller, mais ne la tua point. Elle se mit à crier et elle courut vers la cuisine... Je la suivis et la frappai de nouveau. Un couteau se trouvait sur la table. Je l'achevai... »

« J'ai pris ensuite trois mille deux cents francs dans le tiroir. J'ai lavé le marteau. Puis je suis parti. Nul ne m'a vu. A peine suis-je resté une demi-heure chez Mme Faure... »

« J'ai donné à mon patron de l'argent que je lui devais. J'ai rapporté chez moi ma valise et je l'ai confiée à la garde de ma maîtresse. Puis je suis allé boire... »

On vérifia l'emploi du temps du criminel. Il avait dit vrai. Il avait bu jusqu'à l'ivresse et s'était laissé entraîner à danser. A la fin de la soirée, il ne lui restait plus que seize francs. C'est pourquoi il avait dérobé la maigre fortune de la danseuse qu'il avait choisie pour compagne. Le lendemain, le remords avait commencé à l'habiter. Il avait passé la journée devant la maison du crime, caché derrière les rideaux d'un taxi, surveillant l'arrivée de la police et les murmures de la foule...

— Je regrette, ah ! oui, je regrette, a bredouillé Chazard, tandis qu'on le conduisait en prison.

Il est bien temps !

J. BARRAUD.



Les enquêteurs de la Sûreté lyonnaise devant la maison du crime.

A demi assommée, elle alla s'affaler sur la table de la cuisine (ci-dessous).



Son forfait accompli, Chazard fit la fête dans des boîtes de nuit de Lyon et, notamment, au « Perroquet ».

Depuis la mort de son mari et de son fils, Mme Faure menait une existence résignée, animée seulement par la passion du jeu.

La victime gisait sur les dalles de la cuisine, éclaboussées de sang.

Ajaccio (de notre envoyé spécial).

La haine que se portent deux vignerons du pays d'Orcino a servi la police. L'un d'eux a désigné la maison de son ennemi :
— Les Spada sont venus chez lui. Je le sais. Je les ai vus...

Surpris, confondu, l'homme a tout dit aux enquêteurs. Depuis, une double crainte le possède. Sera-t-il poursuivi pour recel de malfaiteurs, en même temps qu'accusé de trahison par les errants du maquis ? Aujourd'hui, s'il reprend pour moi sa confiance, c'est sur ma promesse d'expliquer que les gendarmes n'ont pas encore assez prouvé qu'ils étaient les maîtres de la Cîrnaca, pour que ses habitants cessent d'ouvrir leur porte aux bandits. Je devine qu'il désire aussi que, dans leur retraite, ses deux hôtes d'un soir apprennent dans quelles circonstances lui fut arraché l'aveu de leur passage.

— Vers 8 heures du soir, on cogna trois fois contre un volet de notre maison. Depuis une quinzaine, une crosse de fusil renouvelait cet appel plusieurs fois par jour.

« — Encore les gendarmes, dit ma femme, qui s'apprêtait à coucher nos deux enfants.

« J'ouvris. Sébastien Spada parut, soutenant son frère André.

« — Touché, demandai-je ?

« — Non, il a mal.

« Une chaise se trouvait près de la table. André Spada s'y laissa tomber. Le fusil, abandonné par ses mains, glissa. Il le retint d'un serrement des cuisses.

« — J'ai faim, dit Sébastien.

« Ma femme apporta un reste de cabri, du pain, deux verres, deux assiettes. André Spada repoussa la sienne. Son frère demanda :

« — Avez-vous du rhum ?

« Il en restait, dans le placard, la moitié d'une bouteille gagnée à une loterie de Calcatoggio. J'en remplis le grand verre que voici. André Spada le vida d'un trait. Du coup, ses yeux flambèrent. Mon garçon s'en effraya. Il courut se cacher dans le tablier de sa mère. Sébastien Spada le regarda longuement. Je compris sa pensée : l'aveu d'un enfant est facile à obtenir. Et je vis ma femme trembler pour ses petits.

« Pesant de sa main gauche sur la table, de sa main droite sur son fusil, André Spada se remit debout.

« — *Ci voll'a partè* (il faut partir), décida-t-il.

« Il ne paraissait pas très solide sur ses jambes. Sébastien mit bien cinq minutes pour assurer sur les épaules de son frère un manteau tout pareil à celui d'un gendarme. Quand il ouvrit la porte, je fis vivement signe à ma femme de prendre l'escalier de bois conduisant à l'étage. Moi-même, je me défilai dans une encoignure. Je m'attendais à un feu de salve tiré de l'extérieur.

« Les gendarmes ne se montrèrent que vers minuit. Des policiers en civil les accompagnaient. L'un d'eux, le chef, sans doute, me questionna :

« — Ils sont venus ?

« Comme je ne répondais rien, il insista :

« — Inutile de nier. Un de vos voisins les a reconnus. Ils sortaient de votre maison. A trois cents mètres d'ici, ils se sont séparés. André Spada s'est dirigé vers Casagliani : c'est le chemin de son maquis. Son frère a pris la direction opposée. Où se rendait-il ?

« Je jurai que je n'en savais rien. Et je

m'étonnai, tout haut, que Sébastien eût abandonné son frère qui n'avancait qu'avec peine. Ces paroles poussèrent les visiteurs hors de la maison. Les autos démarrèrent. Mais les phares d'autos ne levèrent même pas les oiseaux endormis sous l'épaisseur du maquis. Les poursuivants d'André Spada ont pu passer sans le voir très près du buisson qui l'abritait et derrière lequel il se trouvait peut-être évanoui.

« Au petit jour, les policiers revinrent pour encore m'interroger. Depuis, les gendarmes n'ont plus pénétré chez moi. Mais je sais que plusieurs sentinelles se tiennent, le jour, sur les hauteurs entourant Saint-André. La nuit, la surveillance se resserre autour de ma maison. »

Brusquement, mon interlocuteur s'est tu. J'ai compris qu'il se retenait d'exprimer jusqu'au bout sa pensée. J'ai achevé pour lui :

— Les bandits ne reviendront pas tant que les gendarmes seront là !

■ ■ ■

Nul ne suppose, dans la Cîrnaca, que Sébastien Spada ait eu l'intention de séparer son destin de celui de son frère. S'il a laissé son aîné malade, seul dans la nuit, c'est pour accomplir une grave et urgente mission.

Ravitaillement en vivres ?... Les deux visiteurs du vigneron ne quittèrent pas sa maison sans remplir leurs gourdes et leurs sacs. Par contre, ils ne réclamèrent pas de cartouches. Leurs ceintures paraissaient gonflées à bloc.

— Jalonnement d'une piste de fuite, m'a dit un inspecteur. Les deux frères ont sans doute mis leur dernier espoir dans la possibilité de joindre un refuge où ils pourraient préparer avec quelque quiétude leur exode définitif.

— Avez-vous quelque idée du lieu où pourrait se trouver ce refuge ?

— Je vous demande de considérer que le service de renseignements des bandits fonctionne au moins aussi bien que le nôtre. Laissez-nous leur imposer la surprise de les recevoir en quelque endroit où ils se croient attendus par des amis.

Il faut admettre que les informateurs du maquis renseignent en même temps les bandits et les cafés d'Ajaccio. Cours Napoléon, plusieurs personnes m'ont assuré que Sébastien Spada avait été aperçu dans la région de Corté.

On précise :

De Sanola, par le tracé de la voie ferrée, le bandit s'est dirigé vers Bocognano. Là, il

L'AGGON



Seul d'entre les cinq "loups" redoutables dont on a voulu purger le maquis...

a bifurqué vers la droite, pour éviter les escarpements du monte d'Oro. A Vivario, il a retrouvé le parcours ferré. A dix kilomètres de Corté, c'est sur la grande route qu'un cantonnier l'aperçoit. A Corté même, il pousse l'audace jusqu'à se désaltérer à la vieille fontaine. Est-ce suggestion ? Est-ce vérité ? Une dizaine de femmes de Corté se disent sûres de l'avoir vu.

La nouvelle du passage du bandit s'était répandue dans la ville. Mais Sébastien Spada se trouvait déjà hors de l'œil de la citadelle. Une dernière fois, il est aperçu à Ponte-Leccia. A cet endroit, la voie ferrée se dédouble. Un tronçon se dirige vers l'ouest, en direction de Calvi. Un autre tronçon rejoint la ligne de la côte orientale, ligne qui dessert Bastia vers le Nord et descend vers le sud jusqu'au marais d'Aléria, où des chantiers travaillent à son prolongement jusqu'à Bonifacio.

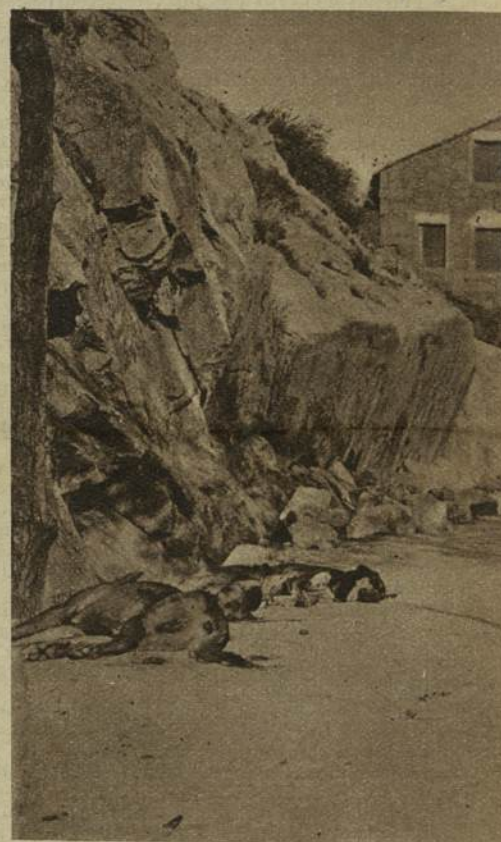
— Comprenez bien, me dit un stratège du café Solférino, le plan de retraite de Spada. Au nord-est de Corté, c'est le Niolo, le maquis des maquis, plus impénétrable qu'une savane. Là, les deux frères pourront attendre, dans une sécurité quasi-complète, le moment propice à l'embarquement par un port de la côte ouest, embarquement que des complices se chargeront de préparer.

Un coup de téléphone allait ajouter encore à la forte impression causée par ces confidences.

La communication ne m'était pas destinée. Pour satisfaire ma curiosité d'informateur, on m'a convié à l'entendre.

C'est une femme qui parle, sur un ton de mécontentement. Elle reproche à ses amis d'Ajaccio d'avoir manqué de discrétion. Comment un journaliste a-t-il pu la relancer à Morasaglia, non loin de Ponte-Leccia,

DES



Les chiens fidèles de François Caviglioli sont tombés aux côtés de leur maître.



Pres de Corté, châtaigniers et buissons forment un imprenable camp retranché.

Ci-contre: André Spada parviendra-t-il jusqu'à Bonifacio pour rendre ses armes à la Madone et revêtir la bure des moines de Trinita?

LOUP



Pour l'instant, la garde mobile semble être dans un secteur tranquille. camions-autos se tiennent constamment prêts à transporter les renforts d'attaque désigné, dès la première alerte donnée par les guetteurs et les

NIE

jaccio. Dans une vitrine, quinze leblés s'alignent, comme au râtelier d'armes d'une chambrée. La commerçante m'explique que ce sont les fusils d'une société de tir.

— N'avez-vous jamais craint que cet arsenal n'attirât chez vous les bandits ?

— Je suis de plus en plus étonnée, me répond la dame, que pas un d'entre eux n'ait songé à donner l'assaut à ma boutique.

Mon chauffeur a obtenu deux chargeurs pour browning avec la même facilité que moi, deux minutes plus tard, deux paquets de cigarettes. Il est vrai qu'il en va de même sur le continent.

■ ■ ■

D'Ajaccio à Corté, la route est belle. En chemin, nous avons interpellé plusieurs cantonniers, moins pour les complimenter sur leur façon d'assurer leur service que dans l'espoir de retrouver celui d'entre eux qui assure avoir vu passer le cadet des Spada.

Aucune confirmation jusqu'à Corté. Mais les informatrices de la vieille fontaine se montrent plus que jamais affirmatives. D'autres témoignages sont intervenus. Ils éloignent le réproché de Morasaglia. Sébastien Spada aurait-il été prévenu que l'amoureuse, ange gardien de son frère André, avait fui la région ?

On chuchote un nom : Michaëli. C'est à lui que les Spada se proposeraient de demander asile. En obliquant vers le sud, le missionnaire de La Punta irait, dit-on, à la rencontre du patriarche de Ghisoni.

— Le recours des Spada n'est pas pour m'étonner, me dit un retraité, ancien officier du 173^e. Mais Michaëli répondra-t-il à leur espérance ? Cet ancien ennemi des gendarmes ne braque plus sur eux son terrible fusil. Il leur a tendu le rameau d'olivier, et les gendarmes en ont paré leur baudrier en signe de réconciliation. Il semble même que l'absolution soit définitive. Autant que je sache, il n'a pas été question de renforcer la garde du secteur Michaëli.

— J'ai ouï dire que nul n'exercerait mieux la police que Michaëli lui-même.

— C'est exact. Je n'irai pas jusqu'à insinuer qu'il interviendrait pour faciliter l'arrestation d'un Spada, surtout s'il venait lui demander asile. Mais je reste convaincu qu'il le refoulerait.

« Dans les chantiers de la voie ferrée, il arrive que des vols se produisent. Michaëli se charge de l'enquête. Découvre-t-il le voleur, il appuie son browning sur la poitrine de l'homme en lui disant : « Attention. Ceci est ma justice. Je l'ai employée contre des gens qui valaient certes plus cher que toi. »

« Michaëli veut parler des déserteurs du temps de guerre. Au front, combien de soldats corse m'avouèrent :

« Bartoli fut abattu. Mais le « corps expéditionnaire » n'avait pas encore débarqué !

quand tout le monde la suppose à Calvi, sa résidence habituelle ? Elle se trouve dans l'obligation de quitter Morasaglia pour une autre ville de Corse, en se promettant bien, cette fois, de laisser ignorer à quiconque sa retraite.

— Eh bien ! dis-je, quel rapport avec le raid de Sébastien Spada ?

— La femme qui téléphone est mieux qu'une amie pour André Spada. Pour elle, il porte une auréole. Elle en est éprise comme telle grande dame, de Madrid ou de Séville, du triomphateur d'une corrida. « Spada, proclame-t-elle, c'est le matador ; le gendarme, c'est le toro ! »

— Vous supposez...

— Je suis sûr que l'alliance et l'aide de cette femme ne manqueront jamais à Spada. Pourquoi s'installe-t-elle, en plein hiver, dans la montagne, elle qui, depuis son arrivée en Corse, recherche toujours la fièvre du rivage ?

La police s'est certainement inquiétée de ce déplacement. La présence d'un journaliste à Morasaglia doit être la conséquence d'une indiscrétion.

■ ■ ■

De grand matin, j'ai réveillé le chauffeur corse qui me conduit depuis mon arrivée dans l'île.

— Nous partons pour Corté, dis-je, et de là...

J'ai un geste qui veut signifier : « Nous nous lancerons dans l'inconnu. »

— Alors, m'a-t-il répondu, laissez-moi m'approvisionner, non seulement en essence, en huile, mais encore en munitions.

Je l'ai accompagné chez un armurier d'A-

A droite : Le bandit « Change-Chiffons », ainsi surnommé pour son avarice, avait amassé une fortune que lui vola... un notaire.

Cependant les sur un point avant-postes.

« — Mon capitaine, si je suis rentré de permission, vous le devez à Michaëli. C'est lui qui m'a poussé vers le bateau avec le canon de son fusil. « Le maquis, m'a-t-il dit, n'est pas pour les lâches. »

« Et voilà pourquoi, je suppose, il est beaucoup pardonné à Michaëli. »

A Corté, tout le monde ne partage pas l'opinion de l'ancien officier. Bien des gens pensent que la loi de l'hospitalité, chère à tous les Corses, même aux loups du maquis, comptera pour Michaëli bien plus que l'armistice convenu avec les gendarmes.

■ ■ ■

A Ghisoni, je n'ai pas rencontré le « patriarche ». De sa femme, je n'ai reçu qu'une indication très vague : il inspecte les chantiers.

A Puzichello, précisément, un vol a été commis au préjudice de deux Italiens employés à la construction de la voie. Leurs passeports ont disparu. Un rapprochement s'établit en ma pensée : deux passeports volés. Comme ils seraient utiles aux frères Spada, pour passer en Sardaigne, leur pays d'origine !

Je me suis ouvert de ce soupçon à mon chauffeur. Lui-même me rappelle les bruits ayant couru à Ajaccio sur la possibilité d'un embarquement des bandits à Gugazo, non loin de Bonifacio. A la suite de ces bruits, un aviso n'a-t-il pas été envoyé pour surveiller le golfe de Santa-Manza ?

J'ai décidé de visiter Bonifacio. L'auto court vers le sud, le long du marais d'Aléria. Ici, le moustique est plus redoutable que le bandit.

En traversant Ghisonaccio, nous apprenons que Michaëli parcourt la région pour distribuer de la quinine. Jusqu'à ces derniers temps, le « guérisseur » se servait d'une seringue, qui ne le quittait pas plus que son fusil. De gré ou de force, l'impaludé devait endurer la médecine chère à Diafoirus. Si Michaëli reste rien moins que convaincu de l'utilité des gendarmes, il croit, par contre, maintenant, aux vertus de la quinine.

J'ai trouvé les pêcheurs du golfe de Santa-Manza peu disposés à mettre leurs barques au service des bandits. A Bonifacio même, la douane veille ; elle veille les armes à la main. Si les Spada viennent jusqu'aux Bouches, ils devront se contenter de contempler de loin les montagnes de Sardaigne. Il est peu probable que leurs cousins de Terra-Nova, sur la rive italienne, risquent leurs barques dans l'aventure d'un embarquement clandestin.

Une seule maison s'ouvrirait peut-être pour les réprochés. Tout près de Bonifacio, le couvent de Trinita passe pour avoir recueilli plus d'un repent. Sur un chemin montant, j'ai croisé un moine qui, sans doute dans une intention de pénitence, était descendu de son âne pour marcher pieds nus sur les cailloux pointus. Je lui ai demandé si sa sainte maison accueillerait un Spada, ou un Bornea, s'il venait frapper à la porte.

— Si Dieu nous les envoyait, m'a répondu le moine, nous ne les rendrions pas aux gendarmes.

■ ■ ■

A Sartène, on se souvient de bandits qui tenaient le maquis autour de la ville et qui profitèrent de la cérémonie du Vendredi-Saint pour retrouver leur famille. La caçoule noire des pénitents sur leur visage, ils promènèrent les reliques à travers la ville et recueillirent sur leur passage les si-



Le cadavre de Caviglioli, mis au cercueil, fut enlevé dans une charrette à âne.



Etude de la carte des « opérations de guerre » à la terrasse du café Solférino.



La vieille fontaine de Corté, où des femmes ont cru reconnaître Sébastien Spada.

gnes de croix des gendarmes chargés de les poursuivre.

Et j'ai pensé à celui que Sartène nomme « le loup de Guitera », à Bornea, qui compte tant de cousins dans la région. Entre Sartène et Zicavo, on parle du « loup » moins avec horreur que sur un ton de profonde tristesse. Une vieille de Santa-Lucia de Tallona m'a dit de lui :

— Je l'ai connu tout petit. C'était un enfant sage, bien moins turbulent que les autres garçons de son âge qui servaient, le dimanche, Monsieur le curé.

■ ■ ■

A la sortie de Saine-Marie-Siché, l'auto s'est arrêtée près d'un paysan fort occupé à suivre le vol de corbeaux tournoyant au-dessus des taillis. Pour la vingtième fois depuis Sartène, je pose la question :

— Pas de nouvelles de Bornea ?

Le Corse me fait attendre sa réponse. Il se décide à prononcer entre ses dents :

— Il n'est pas encore mort.

— Vous êtes donc sûr qu'on l'abattra, sans essayer de le prendre ?

— C'est lui qui se tuera.

La réponse a été nette, presque brutale. Je riposte :

— Il vous l'a dit ?

Le paysan m'a fixé longuement, puis a détourné la tête. Et mes yeux se sont dirigés avec les siens vers les oiseaux noirs qui criaient de joie...

La joie, peut-être, de la découverte d'une bête morte sous le lincol vert du maquis.

Louis COMBALUZIER.

FAITS DIVERS

L'aventure de la divette

VOULDRIEZ-VOUS partir pour la Roumanie? C'est en ces termes qu'un grand impresario parisien s'adressa, vers la mi-octobre dernière, à la divette Rose Amy.

Rose Amy est une des plus illustres et des plus jolies représentantes de la chanson française, en France et à l'étranger. Elle ne devait débiter à l'Empire qu'en décembre; novembre étant, pour elle, inemployé, elle accepta la proposition qui lui était faite.

Je pars... Elle emportait ses robes à paniers, ses coiffes légères. Que pouvait-elle redouter? Un voyage en Roumanie n'est pas une aventure extraordinaire pour une divette globe-trotter. On lui assurait un salaire mensuel de 24.000 francs, ce qui, en temps de disette, n'est pas négligeable. On lui avançait le prix de son billet. Elle partit...

Dans sa mallette, outre ses colliers de ville et de théâtre, elle emportait une liasse abondante d'une monnaie roumaine, le leu, dont elle avait une provision. Provision superflue, semblait-il, puisque l'impresario roumain de la divette, M. Georgilesko, devait pourvoir à tous ses besoins.

Le train l'emporta et elle débarquait, le 17 octobre, à Bucarest. Elle croyait être attendue à la gare. A peine réussit-elle à se faire indiquer le nom de l'établissement où elle devait chanter. Personne ne connaissait la Coupole, qui n'a, évidemment, rien de commun avec la taverne de Montparnasse. Après mille péripéties, elle arriva enfin à découvrir son music-hall.

Une salle de spectacle? Un sous-sol, où quelques tables étaient disséminées devant une scène minuscule. Elle en chercha le propriétaire.



Personne ne connaissait la Coupole, qui n'a, évidemment, rien de commun avec la taverne de Montparnasse.

fit subir un interrogatoire serré. N'avait-elle pas enlevé le riche Américain? Ou avait-elle dérobé les liasses de leu qu'elle avait dans son sac? Rose Amy se défendit tout d'abord, en se disant victime d'un quiproquo... Puis, enfin, elle se décida à tout avouer... C'était vrai: elle avait étranglé l'Américain disparu, avant de le poignarder, pour lui voler une fortune...

Ainsi se termina, en farce, une aventure qui aurait pu être plus tragique. Car, précisons-le, Rose Amy n'avait enlevé, ni tué personne. Elle avait seulement été victime d'un escroc: l'impresario de la Coupole. Et elle aurait bien voulu rentrer dans son pays...

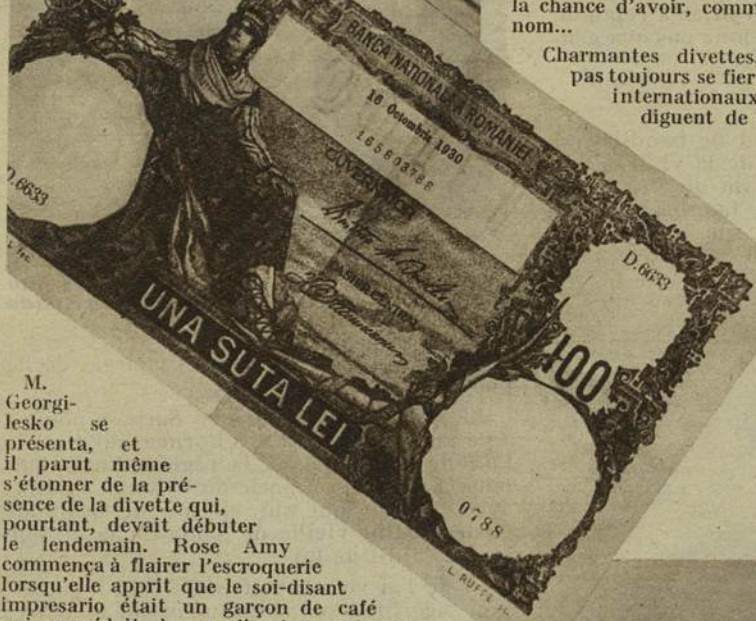
Si nous avons publié cette anecdote, c'est parce qu'elle illustre joliment une escroquerie dont trop d'artistes français ont à pâtir. Il nous est revenu que, dans certains pays, — assez rares heureusement — des artistes françaises qui sont invitées à venir ne trouvent à leur arrivée que des bouges au lieu des fastueuses salles de spectacle qui leur sont promises. Abandonnées sans un sou par des impresarii malhonnêtes, elles sont l'objet de la suspicion de la police, visitées comme des filles. Car elles n'ont pas toujours, pour se tirer d'affaire, la chance d'avoir, comme Rose Amy, un grand nom...

Charmantes divettes, attention: il ne faut pas toujours se fier aux «hommes d'affaires» internationaux, surtout quand ils prodiguent de trop belles promesses...

F. D

Elle erra dans Bucarest, à la recherche de l'établissement où elle devait chanter.

La divette avait bien des leu (contre) mais on lui fit comprendre qu'ils n'avaient plus cours depuis 1926.



M. Georgilesko se présenta, et il parut même s'étonner de la présence de la divette qui, pourtant, devait débiter le lendemain. Rose Amy commença à flâner l'escroquerie lorsqu'elle apprit que le soi-disant impresario était un garçon de café qui succédait à un directeur mis en faillite, et qu'il n'avait réussi à organiser son spectacle qu'avec l'appui de quelques maîtres d'hôtel de Bucarest. Cependant, fidèle à ses engagements, elle vint, à l'heure dite, à la Coupole pour chanter.

Il y avait en tout quatre personnes dans la salle. Il y en avait six le lendemain. Le surlendemain, l'établissement ferma ses portes...

Rose Amy restait à Bucarest sans argent. Elle avait bien ses leu: on lui fit rapidement connaître qu'ils n'avaient plus cours, depuis 1926, et qu'il lui faudrait faire plus d'une démarche pour être remboursée par le Trésor...

Elle vécut donc, à partir du 21 octobre, dans l'attente du billet de retour et des provisions de numéraire qu'elle avait réclamées à Paris. La colonie française roumaine la fit chanter pendant ses loisirs forcés, car l'occasion est rare à Bucarest d'une illustre artiste en «panne». Enfin, elle accepta des invitations dans la banlieue de la capitale, et elle quitta son hôtel, aux environs du 13 novembre, en laissant ses bagages... en gage...

Et les bruits les plus fantaisistes coururent aussitôt dans Bucarest. Les reporters en mal d'informations créèrent aussitôt de fantastiques nouvelles. Rose Amy avait-elle été enlevée par des bandits? Avait-elle fui ses créanciers? Ou, encore, se transformait-elle elle-même en aventurière? N'avait-elle pas favorisé l'enlèvement d'un riche Américain, M. G..., afin de le faire rançonner?

Rose Amy était encore dans la banlieue roumaine, lorsque les journaux lui apprirent son aventure. Elle se présenta à la police, où on lui



Rose Amy est une des plus illustres et des plus jolies représentantes de la chanson française au music-hall.

12 MOIS DE CREDIT

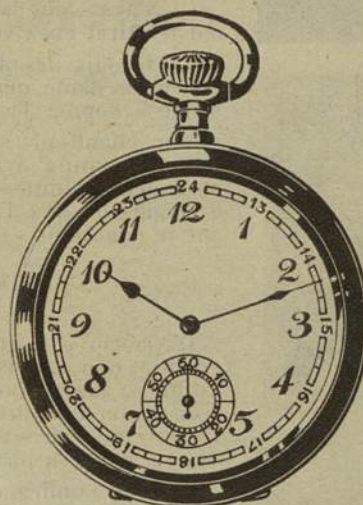
8 Jours à l'essai

1^{er} Versement après la livraison

Faculté de retour en cas de non convenance

GARANTIE 5 ANS

Ne pas confondre nos montres de précision, boîtes fortes, mouvement ancre, avec les montres cylindres, boîtes très légères, souvent offertes au public.



Mouvement ancre, 15 rubis, levées visibles, spirale Bréguet, balancier coupé, mise à l'heure par la couronne.

N° 68. Modèle acier 156. » Payable 13 fr. par mois

N° 69. Modèle métal 156. » Payable 13 fr. par mois

N° 70. Modèle argent 228. » Payable 19 fr. par mois

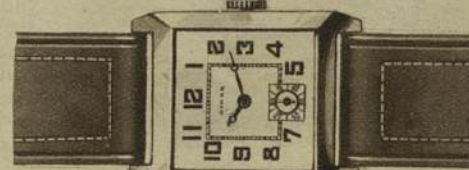
N° 71. Modèle plaqué or, garanti 10 ans... 324. » Payable 27 fr. par mois



N° 93. Montre chromée, forme rectangle à cornes, biseau moderne, fond galbé... 240. » Payable 20 fr. par mois

N° 94. Modèle argent (même modèle) 264. » Payable 22 fr. par mois

N° 95. Modèle plaqué or, garanti 10 ans 288. » Payables 24 fr. par mois



N° 64. Montre argent, forme carré (ancre 15 rubis) 228. » Payable 19 fr. par mois

N° 65. Montre plaquée or, garantie 10 ans, même forme 228. » Payable 19 fr. par mois

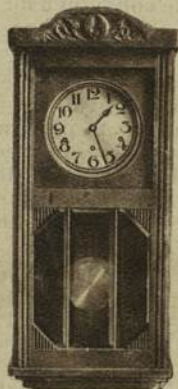
N° 66. Montre or, 18 carats... 792. » Payable 66 fr. par mois



N° 56. Montre or, 18 carats, forme rectangle, coins vifs (ancre 15 rubis)... 480. » Payable 40 fr. par mois



N° 59. Montre or, 18 carats, forme tonneau, ciselures appliquées (ancre 15 rubis)... 516. » Payable 43 fr. par mois



2 sonneries dans chaque carillon garanti 5 ans WESTMINSTER 4/4 et Trinité 4/4 45.50 par mois franco de port et d'emballage

N° 78 - Haut. 76 cm, chêne clair ou foncé, façon noyer, sculpt. soignées prises dans la masse, 3 glaces biseautées serties cuivre Fr. : 546. »

Payables : 45.50 par mois

DIVAN-LIT deux crosses articulées



Trois positions. Dim. 70/120 fermé, 70/190 ouvert, expédié franco de port et d'emballage. Article sérieux avec literie, composé de : 1 grand coussin et 2 petits, garnis bourre et crin végétal, recouvert reps rayé bleu sur fond jaune ou rayé jaune sur fond rouge, bleu ou vert... Fr. 468 »

Payables : 39 fr. par mois

Recouvert tissu soierie, dessin rouge sur fond bleu, ou dessin or sur fond bleu, violet, marron ou noir... Fr. 588 »
Recouvert velours rayé sur fond bleu, grenat ou vert Fr. 672 »
Recouvert velours imprimé, dessin noir sur fond violet, jaune, bleu, orange, gris ou rouge... Fr. 696 »
Payables en 12 mois

COUVRE-PIEDS Payables en 12 mois



Se font en toutes nuances.

SIMILI-SOIE DOUBLE FACE
Intérieur garni laine beige. N° 1. Dimensions 190x200 190x220 220x230 Fr. 198. » 228. » 276. »
Intérieur garni laine blanche. N° 3. Dimensions 190x200 190x220 220x230 Fr. 294. » 330. » 372. »
Intérieur garni laine blanche. N° 5. Dimensions 190x200 190x220 220x230 Fr. 354. » 444. » 522. »

Nos couvre-pieds se font en toutes dimensions sur demande, teintes grenat, or, bleu, vieux rose ou grenat ou bleu doublé or. Nous indiquer les teintes désirées.

MANTEAU EN PELUCHE

N° 50. Manteau élégant, véritable peluche "Gelko", grand col boule et parements de manches, entièrement doublé broché soie. Fr. 360. »

Payables : 30 fr. par mois

N° 52. Manteau très élégant, véritable peluche "Gelko" entièrement doublé broché soie, grand col forme nouvelle et parements garnis fourrure imitation haute laine. Fr. 576. »

Payables : 48 fr. par mois



N° 52

DEMANDEZ notre catalogue N° 46

BULLETIN DE COMMANDE D. 13

Je prie la Maison GIRARD et BOITTE, S. A., 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer les marchandises ci-après désignées : au prix de fr. payables fr. après réception, et fr. que je verserai chaque mois à la poste (Compte Chèques postaux, n° 979, Paris), jusqu'au complet paiement. Fait à le 193...
Nom et prénoms
Profession ou qualité Signature :
Domicile
Département Gare

Girard & Boitte
112, rue Réaumur, PARIS (2^e)

VIII (1) Les Hommes Punis dans les camps

• Kourou, été 1931.
(de notre envoyé spécial.)

AURAI peut-être dû vous l'expliquer déjà : le bagne n'est pas une prison avec de hauts murs d'enceinte, de lourdes portes en fer que des géoliers ferment à clé. C'est, en Guyane, la dispersion sur divers camps, autour desquels rôde la mort, de six mille Hommes Punis.

Les voir est facile. Prenons ensemble le *Guadeloupe* à Saint-Nazaire. Il nous conduira sans encombre à Fort-de-France (Martinique), après une escale à Pointe-à-Pitre, capitale de la Guadeloupe, que nous traverserons en auto du nord au sud pour rejoindre, le soir, le paquebot à Basse-Terre.

(1) Voir DÉTECTIVE depuis le N° 155.



Un « train » de forçats part de Saint-Laurent-du-Maroni. Ce n'est pas un convoi joyeux que celui-là puisqu'il conduit les Hommes Punis sur les camps des Malgaches et de Charvein, sur les camps de la mort.

LES HOMMES PUNIS

Grand reportage au bagne par Marius LARIQUE



Sur la route de Godebert, le pousse vient de dérailler.

Nous aurons eu, ce jour-là, une idée du Paradis Terrestre.

Le lendemain, nous verrons la Martinique; nous verrons, sur le port, des négresses nerveuses et toutes jeunes charger sur leurs épaules les sacs de charbon, cependant que les hommes, un peu plus loin, dans les bars pittoresques, où l'amour et la vertu ne se fardent d'aucun artifice, boivent le punch martiniquais ou le pernod de France.

Si nous n'osons entrer dans ces bouges, si nous n'osons affronter le vacarme de ces rires nègres, et si notre pudeur se choque de cet étalage de cuisses, de fesses noires, poussons jusque devant la poste, où nous trouverons, sur une immense place, la Savane, des cafés, que fréquente la bourgeoisie martiniquaise; nous y trouverons aussi, quand la nuit sera venue, autant de scènes d'amour qu'il y a de bancs sur la place. C'est un purgatoire bien doux.

Le lendemain, nous quitterons le capitaine Blavier, commandant du « *Guadeloupe* », devant un dernier punch.

Nous ferons la connaissance du commandant Dausse, le capitaine du *Biskra*; du commissaire Granger d'Arc, du médecin Raffier. Celui-ci nous pilotera à Trinidad, à Georgetown, à Paramaribo, et quand nous arriverons, cinq jours après, à Saint-Laurent-du-Maroni, il aura peut-être réussi à nous déguster de la quinine; il aura sûrement réussi à nous faire regretter son départ. Nous serons à ce moment dans l'Enfer...

■ ■ ■

Vous serez dans l'Enfer, mais vous pourrez voir des forçats, les Hommes Punis, sans l'autorisation du Dieu du bagne, le colonel Prevel, car à Saint-Laurent, à Cayenne, les damnés vivent, mélangés aux âmes plus pures, à la population civile.

Ils travaillent chez les fonctionnaires, chez des Guyanais, ou bien ils font des corvées en ville. De toute façon ils ne perdent pas contact avec la vie. Ils sont moins claustrés que les détenus de nos centrales, de nos prisons. Pour la plupart, ce semblant de liberté finit le soir, vers cinq heures, avec la rentrée des corvées, et ne reprend que le lendemain matin, vers 6 heures. Durant le jour, ils ont la possibilité de gagner un peu d'argent, d'effectuer un travail qui ressemble à celui des

travailleurs de France : bureaucrates, infirmiers, menuisiers; ils ont la possibilité de voir les civils, même de leur parler. Par exemple, il ne faudrait pas qu'ils s'avisassent de leur tendre la main ou de s'asseoir à côté d'eux à la terrasse d'un café; ni que le civil s'en avisât pour eux : on le monterait du doigt; on s'en éloignerait plus que d'un lépreux.

Aux Iles du Salut, où l'on peut compter les civils sur les doigts d'une seule main (il n'y a que la maîtresse d'école, le médecin), les bagnards se raccrochent à l'existence grâce aux passages de bateaux. Saint-Laurent, Cayenne, les Iles, c'est le premier cercle de l'Enfer. On retrouve là les assassins les plus tragiques, les amants les plus passionnés, que la rubrique judiciaire des journaux de France a fait connaître.

Le deuxième cercle de l'Enfer, c'est Kourou, Pariacabo, c'est le chantier de Gourdonville, c'est le camp malgache, c'est le Nouveau-Camp, c'était, hier, Charvein, ce sera demain Godebert. Le deuxième cercle de l'Enfer, c'est le camp Saint-Louis et son îlot des lépreux. Quand vous l'aurez vu, n'espérez pas descendre plus bas dans l'ignominie, dans l'horrible misère.

Le deuxième et dernier cercle de l'Enfer, c'est l'évanouissement total de la personnalité des Hommes Punis.

■ ■ ■

On pourrait aller par terre, de Cayenne à Kourou, puisque ce sont deux points de la côte, mais il faudrait qu'il y eût une route. Or, la route coloniale n° 1, qui devait relier Cayenne à Saint-Laurent-du-Maroni et qui s'est prudemment arrêtée à Sinnamary, ne commence qu'à la pointe Macouria, mais elle a coûté trop de vies humaines pour qu'il me vienne à l'idée de vitupérer la chaloupe suppléant à ce deuxième manquement.

Elle n'est pas fameuse, cette chaloupe; le surveillant Bertrand, trois forçats, le libéré Dumont qui me sert de guide, et moi suffisons à la remplir.

Un embarquement sur un tel bateau ne va pas sans quelque dommage.

Le surveillant Bertrand, encore mal remis d'une formidable « cuite » qu'il avait prise dans la nuit, encore mal remis d'une chute de motocyclette survenue juste en face du pénitencier de Cayenne, d'un scandale qu'il avait causé à l'hôpital et de la mesure disciplinaire prise contre lui par M. Leblanc, chef du camp de Cayenne, mesure qui consistait en son changement de pénitencier, le surveillant Bertrand avait, pour le hisser, pour le pousser, pour le jeter dans la chaloupe, les bras de trois forçats. Mais ceux-ci n'osaient pas me prêter la même aide.

De sorte que mes 95 kilogs eurent quelque peine à trouver place dans

l'embarcation sans faire tout chavirer.

Enfin la chaloupe se mit en mouvement. Tout grinçait et le moteur crachait une insupportable odeur d'huile. Je n'eus guère le loisir d'admirer les parcs de pêcheurs ni, sur la rive, les débris d'un ancien camp d'aviation dont il ne reste que des carcasses métalliques de hangars et d'appareils. Le trajet n'est pas long de Cayenne à la pointe Macouria, mais encore faut-il le faire, et, quand la mer roule, les estomacs délicats, les cœurs fragiles ne sont pas à leur aise.

Arrivés à la pointe Macouria, dès que cette extraordinaire machine, qu'on appelle un bateau en Guyane, nous eût vomis, nous nous sommes dirigés, Bertrand et moi, vers la cantine.

Par diplomatie, j'ai laissé Dumont dehors, car je sais que les libérés sont d'anciens forçats et qu'ils ne font pas bon ménage avec les surveillants militaires.

— Un décollage ? me demanda Bertrand.

C'était évidemment ce que nous avions de mieux à prendre à cette heure matinale, après une pareille épreuve. La cantinière nous servit deux verres de tafia. Ah ! ça ne valait pas le rhum de Mana, « le pipi Ma Sœur », ni le rhum de la Martinique. Il grattait la gorge et brûlait l'estomac, le tafia de la pointe Macouria !

— On remet ça ?

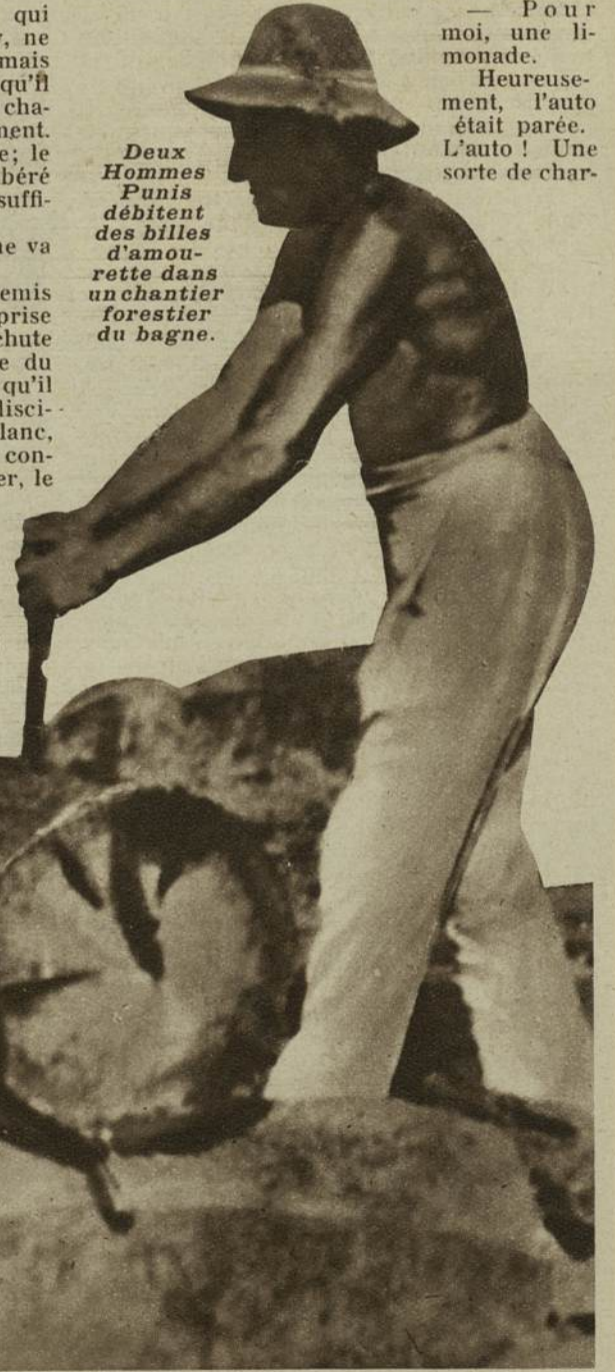
— Parbleu !

Au 3^e décollage, je sentis que j'aurais quelque peine à décoller de ma chaise, si l'amitié que le surveillant Bertrand commençait à me manifester nécessitait un plus ample arrosage, et je changeai de consommation :

— Pour moi, une limonade.

Heureusement, l'auto était parée. L'auto ! Une sorte de char-

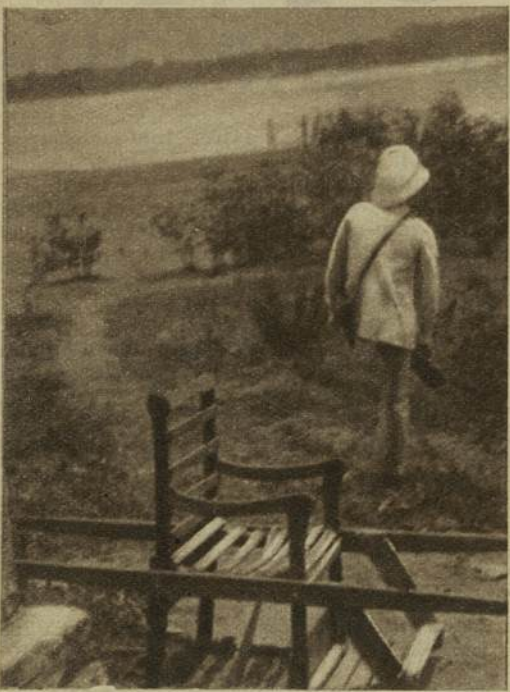
Deux Hommes Punis débitent des billes d'amourrette dans un chantier forestier du bagne.



LES HOMMES



A Guatemala, la route coloniale est coupée par le Kourou et une plage de vase qu'un surveillant traverse à dos de forçat...



...ou sur une sorte de chaise longue que portent deux Hommes Punis jusqu'à la barque de la "Tentiaire" ou du passeur.

a-banes, haut sur pattes, qui faisait le service entre la pointe Macouria et la pointe Guatemala, mais qui le faisait avec un tel bruit de ferrailles, avec un tel mépris des fesses et des entrailles des occupants, que j'en venais, après J.-J. Rousseau, à regretter les charmes de la marche à pied.

De temps à autre, Bertrand sortait de sa musette un quart et un litre de vin. D'une main tremblante, il s'efforçait d'emplir le quart. Les cahots de la voiture se prétaient mal à la réussite de cette entreprise, et, comme il était assis en face de moi, mon pantalon de toile blanche buvait autant de vin que le surveillant militaire.

La brousse envahit déjà cette fameuse route coloniale n° 1, qui a coûté tant d'argent et tant de vies. Les branches des grands arbres balayaient parfois la toiture avec un bruit de gros grêlons s'abattant sur des vitres ; parfois il fallait rejeter son visage et son corps, dans l'intérieur de la voiture, tant la route était étroite et proche de la forêt vierge.

De place en place, une trouée s'apercevait dans la brousse et l'on pouvait alors discerner une trace de vie : un carbet, un enfant nu qui jouait nu, dans le soleil.

L'auto s'arrêtait devant toutes ces habitations. Ainsi, cabin-caha, nous arrivâmes à Tonate, où les indigènes, en cercle, pilent le riz et préparent le couac.

Cette partie de la route coloniale n° 1 n'avait-elle donc pas d'histoire, qu'à mes côtés le libéré ne disait rien ; qu'à mes pieds, accroupi sur le marchepied de la voiture, le forçat de corvée sur l'auto ne bronchait pas ?

Soudain, mon guide sembla s'éveiller. — « Faites attention ! Regardez bien : nous arrivons au kilomètre 24, au camp de la Mort ». Le forçat à mes pieds, malgré la présence du surveillant, osa redresser la tête et répéta gravement : « Le camp de la Mort ».

■ ■ ■

Ils avaient des visages tendus, des yeux fixes. Mes regards allaient de leurs figures à la brousse. Seules parlaient leurs physionomies. La brousse restait muette, sans signification. Je vis une baraque en planches qui tombait en ruines. Cette baraque était une ancienne cantine. Du temps qu'elle tenait debout, on n'y vendait que du tafia. C'est à coups de tafia qu'on remettait la pioche ou la pelle entre les mains mourantes des forçats, vers 1920 et les années suivantes, alors que l'administration pénitentiaire tenta de réaliser ce beau projet : 200 kilomètres de route entre Cayenne et Saint-Laurent. La cantine ne vendait ni pain, ni conserves, ni fruits. Mais elle vendait du tafia. Tout le bagne a passé là ; c'est avec une terreur sacrée que les forçats revoyaient le kilomètre 24. Ils en parlent à voix basse. On est tenté de croire qu'ils vont se découvrir. Les hommes

se relayaient alors, car ils tombaient comme des mouches et la route n'avancait pas.

— Le troisième jour, me dit Dumont, je n'ai pu pousser le wagonnet chargé d'un mètre cube de caillasse, sur 30 kilomètres, ce qui constituait ma corvée. J'ai dit au surveillant : « Chef, je ne refuse pas de travailler, mais je n'en peux plus ». Il m'a braqué son revolver sous le nez. Je me suis enfui à Cayenne. Le Procureur général m'a exempté de retourner sur la route. J'ai récolté 30 jours de cellule, mais qu'est-ce que ça pouvait me foutre... La cellule, les fers et le pain sec, c'étaient le paradis à côté des moustiques, à côté des wagons de cailloux et des brutalités.

« Vous qui êtes costaud et bien nourri, je voudrais vous voir pousser les wagons de 1 mètre cube, pendant 30 kilomètres, avec cette chaleur-là ! Et les moustiques ? Ils vous dévoraient alors que nous roulons, alors que c'est débroussé et à peu près assaini ; mais, à ce moment-là, c'étaient de noirs bataillons de moustiques qui attaquaient. On aurait pu les tuer au couteau. »

Du camp de la Mort, il ne reste pour le voyageur qu'une cantine en ruines où l'on vendait de l'alcool ; il ne reste qu'une mauvaise route que l'herbe envahit, sur laquelle la brousse reprend chaque jour un peu d'avantage ; il ne reste qu'un affreux souvenir dans le cœur des forçats ; mais il reste aussi, dans le sol mouvant des savanes voisines, des centaines de cadavres qu'on n'avait pas le temps de conduire au cimetière de Guatemala.

■ ■ ■

Guatemala, c'est le terminus de l'auto. Ce serait trop beau si la route coloniale n° 1, pour inachevée qu'elle soit, allait tout d'un trait de Cayenne à Sinnamary. Un fleuve, le Kourou, est là pour contrarier ce projet ; le Kourou, qu'il faut traverser sur une barque. L'auto reste à Guatemala. Une autre voiture reprend les voyageurs devant la mairie de Kourou et les conduit en brinqueballant jusqu'à Sinnamary.

Nous n'en sommes pas là, hélas ! Il faut d'abord atteindre la barque qui va nous conduire de Guatemala à Kourou.

Une plage de vase, large de dix mètres, s'y oppose. Le cas est prévu par l'Administration pénitentiaire. On retrouve partout en



Sur le camp de Kourou, les Hommes Punis poussent un lourd wagon chargé de caillasse ou de terre.

Guyane sa marque tutélaire, à cette diablerie de Tentiaire.

Il y a là trois forçats et une sorte de chaise. Ils chargent d'abord le surveillant Bertrand et le conduisent à la barque de la Tentiaire sans qu'il m'ait seulement dit adieu, car, maintenant qu'il est sous l'œil d'un autre surveillant, il ne parle plus, comme dans la voiture, de partager avec moi son vin, son pain et ses boîtes de sardines. Les forçats reviennent, chargés du curé de Kourou, qui, lui, se rendant à Cayenne, va faire le chemin inverse. Le surveillant des Roches commence à hurler. Est-ce qu'ils vont avoir peur et nous laisser là ? Est-ce qu'ils vont nous obliger à nous déchausser, à retrousser nos pantalons jusqu'aux genoux et à traverser cette plage de vase pour gagner l'autre barque, celle du passeur, qui vient vers nous à grands coups de rames ?

— Gueule toujours, dit à mi-voix l'un des forçats à qui je viens de donner dix francs. Et, porté par les deux bagnards, je gagne l'endroit de l'embarquement. Ils reviennent une fois encore pour charger mon guide. C'est leur seule débrouille à Kourou, et les civils sont si rares qu'ils préfèrent être punis que de ne pas bénéficier d'une telle aubaine.

■ ■ ■

Kourou ne jouit pas d'une bonne réputation au bagne.

Est-ce parce qu'en 1763 12.000 colons

français y trouvèrent la mort en quelques mois ? Oui ! sur cette place agréable, plantée d'arbres géants, où un transporté chinois m'a déjà répéré et me demande de le recommander à M. Nème, l'ingénieur agronome, 12.000 Français débarquèrent un jour, il n'y pas un siècle et demi de cela. On leur avait promis qu'ils verraient l'Eldorado. Ce n'était pas des colons ordinaires. Ils n'arrivèrent point avec des outils et des vêtements de travail, mais avec des épées de cour, des toilettes brillantes et de l'esprit, alors qu'il fallait des muscles. Ah ! ce ne fut pas long. Trois mois après, ils n'étaient plus que 2.000, et tous seraient morts s'ils ne s'étaient mis à fabriquer des barques sur lesquelles ils purent gagner les îles que, depuis ce jour-là, l'on appelle les îles du Salut.

Or, le climat est resté le même ; les palétuviers bordent toujours la côte ; la brousse est toujours là, malsaine, avec ses savanes mouvantes ; les moustiques aiment toujours le sang des Européens. Certes des libérés chinois, des libérés européens ont installé de petites épiceries où l'on trouve du pain séché, du couac en guise de pain ; certes, Kourou semble être à présent, grâce aux forçats, un centre agricole et d'élevage assez important, et le débroussaillage a commencé. Mais c'est loin d'être l'endroit où je choisirais de finir ma vie. Pour avoir vécu trois jours et deux nuits là, sans moustiquaire, je suis rentré à Cayenne, brisé, avec 41° de fièvre, et Dumont, qui m'accompagnait, a dû s'aliter pendant 48 heures.

Le chemin n'est pas long de Kourou au camp des Roches, mais il est accidenté.

Accablé par la chaleur, exaspéré par les moustiques, je bats l'air de mon mouchoir trempé de sueur et je n'ai pas entendu venir dans mon dos un forçat, un Chinois. Ces diables d'hommes surgissent comme des ombres ; ils sont mystérieux, inquiétants comme des fantômes. Il aurait pu aussi bien me planter un poignard dans le dos ; si tu me guides et si tu me protèges de cette manière, Dumont, vieux forçat, je ne te fais pas de compliment ! Tu devrais avoir des antennes et sentir le Chinois qui vient à pas feutrés. Il n'a pas de mauvaises intentions, soit. Il se plaint : de la nourriture et surtout de la grossièreté, de la brutalité des chefs.

Dumont n'a pas entendu davantage le brigadier-chef de la gendarmerie de Kourou. Celui-ci se plaint aussi, mais de moi.

— Qu'est-ce que vous faites par ici ?... Vos papiers !

C'est une chance que j'aie sur moi ma carte d'électeur, mon coupe-file de presse (il ne m'a jamais tant servi qu'en Guyane où il n'y a ni routes, ni autos), mon passeport.

Il n'est pas visé, votre passeport ? — Visé, oui, par qui ? Je suis en France.

Dumont, lui, n'a pas de papiers. Ça lui fait un premier procès-verbal.

Un peu plus loin, une équipe de forçats — encore des Chinois — travaille à je ne sais quelle réparation de machine à vapeur ; d'autres cultivent des jardins ; d'autres entretiennent des caféiers. Le surveillant dort sur un banc, à l'ombre d'un hangar. Il a dégrafé sa vareuse. Son revolver pend. Deux, trois Chinois s'approchent ; il y a aussi des Français parmi ces équipes. Comment savent-ils qui je suis ? Voilà un des plus grands mystères du bagne : les forçats savent tout ; ils sont renseignés sur tout. Ici, à Kourou, sur ce camp des Roches et sur celui de Pariacabo, isolés du monde entier, où ne vivent que des buffles, quelques surveillants et 350 Hommes Punis, ici, où je suis arrivé il n'y

a pas deux heures, ils savent déjà qui je suis et ce que je viens faire en Guyane.

Les Chinois se plaignent encore de la brutalité des surveillants ; les Français ajoutent la faim, la maladie et la mort à leurs revendications. L'un gouaille : « Faites mes amitiés à Goguet, le chef de camp ; regardez dans quel état, d'un coup de poing, il m'a mis la gueule ». Un autre ricane : « Et n'oubliez pas Bertrand dans vos prières ; il assomme les malades à coups de crosse de revolver ». Tous parlent maintenant ensemble : ils se plaignent que les achats de colis avec l'argent de leur pécule ne leur soient délivrés que 6 ou 7 mois après la commande et avec des manquants ; ils se plaignent que la Tentiaire leur majore considérablement le prix de ces achats ; ils se plaignent de la nourriture à base surtout de haricots-sabre, qui n'ont pas moins de 50 centimètres de long, qui sont durs et qui provoquent des intoxications intestinales assez graves.

Plus loin, je trouve une équipe de bouviers en train de nettoyer les étables en plein air des buffles. C'est l'approche du camp. C'est le moment de manœuvrer pour n'être pas vu. Trop tard. Un homme barbu, puissant, dont la vareuse bleue moule la large poitrine et le ventre imposant, nous barre le passage. C'est le commandant des Roches, le surveillant de 1^{re} classe Goguet. On m'avait dit : « Invitez-le à prendre un punch à la cantine, il deviendra tout de suite votre ami ». Si je m'y étais avisé, l'affaire eût mal tourné pour moi ; corruption de fonctionnaire. Bigre ! Malgré son nom, qui évoque plutôt de joyeuses beuveries, Goguet est furieux : « Vous êtes sur le domaine de la Pénitentiaire. Vos papiers ? » Encore ! C'est une manie qu'ils ont, en Guyane.

— De quel droit me demandez-vous mes papiers ?

— Nous sommes des agents assermentés. Un autre surveillant prend des notes. Je n'y coupe pas d'un procès-verbal.

— Et vous ? reprend Goguet, s'adressant à Dumont.

— Je n'ai pas de papiers, moi ! Mais nous nous connaissons depuis longtemps, hélas ! chef.

— Bon ! vous aurez de mes nouvelles.

C'est un deuxième procès-verbal en perspective pour Dumont qui risque aussi quelques ennuis supplémentaires, tels, par exemple, qu'une interdiction de séjour à Cayenne. La Tentiaire est capable de lui dire : « Puisque vous quittez Cayenne, où vous avez l'autorisation de résider, pour vous promener avec un journaliste sur le camp des Roches, c'est peut-être que vous aimez Kourou. Venez donc y refaire vos poumons attaqués et guérir votre paludisme à l'ombre des caféiers, des palétuviers. »

— Et maintenant, demi-tour... commande encore Goguet.

— Eh ! là, je veux voir mon ami, M. Nème, l'ingénieur agronome.

— Vous ne le verrez pas ! Son habitation est sur le domaine de la Pénitentiaire.

— Bon ! faites-lui porter ce mot.

Un forçat a pris ma carte. Cinq minutes plus tard, Nème est venu me délivrer. Dumont a été refoulé jusqu'à la limite de la commune de Kourou. Je suis sur le camp des Roches.

J'y ai vu les cases infectes où couchent les Hommes Punis, dans des conditions que nous n'accepterions pas en France pour nos bestiaux ; j'y ai vu l'horrible case des malades où les forçats souffrants, où les forçats blessés doivent attendre plusieurs jours parfois la visite de Huchon, le médecin des îles, ne recevant d'autres soins que ceux



Kourou a été surnommé le Tombeau des Européens. Pourtant les couchers du soleil sont admirables sur ce fleuve dont les rives se parent de la grâce des palétuviers.

PUNIS

donnés par un infirmier — un bagnard comme eux — qui n'a ni pansement, ni médicament à sa disposition.

Au travail, dans les jardins, dans les plantations de caféiers, j'ai vu les Hommes Punis, grelottant de fièvre, mourant de faim et de misère, qui me regardaient passer cette lamentable inspection sans une révolte, sans un mot. Que leur restait-il de leur qualité d'hommes à ces misérables qui, nus dans la vase, réparaient une digue ou creusaient un canal ? Rien qu'un visage sans expression et des membres si grêles qu'on eût dit des squelettes.

Et le lendemain, à Pariacabo, où je ne pus me rendre que grâce à un stratagème, en louant une moto-godille qui me débarqua aux ruines du château de Pariacabo — ce qui surprit fort les surveillants — je vis des Hommes Punis, aussi décharnés que des squelettes, des morts-vivants. C'est un camp si terrible qu'on n'y affecte que les hommes indésirables à Cayenne, à Saint-Laurent ou aux îles et que les surveillants chargés de leur garde ne sont que des célibataires, volontaires ou punis. La mort décime le camp de Pariacabo, le camp de la fièvre. Se pouvait-il qu'il y eût pire ?

■ ■ ■

Il y a pire. Il y a Gourdonville, à 50 kilomètres de Kourou, où un détachement de 30 hommes travaille à l'exploitation des bois précieux, sans aucune surveillance, car pas un surveillant n'accepterait de vivre là, en pleine brousse, parmi les bêtes fauves, les serpents, la fièvre, parmi tous les dangers de la forêt guyanaise, dont le moindre ne serait pas pour eux l'existence, dans les environs, de camps d'évadés ou de camps de libérés que la rancune et la faim rendent féroces.

Les trente hommes sont ravitaillés une fois par semaine ; il faut voir comment. Il ne vient jamais un médecin, jamais un prêtre, jamais une femme. Ce sont des bêtes. Ils ne boivent que de l'eau tiède et putride, chargée de larves d'anophèles ; ils ne mangent que du pain dur et des conserves.

Il y a quelques mois, deux Hommes Punis, Sellier et Isortier, avaient fui le camp pour se soustraire aux mauvais traitements du capitaine d'armes. Affamés, ils s'approchèrent, comme des fauves, du camp de Gourdonville et s'adressèrent, menaçants, à six hommes qui étaient là. Il fallut bien — outre le sentiment de solidarité qui unit les misérables — que ces six hommes donnassent à ces fauves un peu de pâture. Le chef du camp des Roches l'apprit, car, même dans l'abandon mortel de la brousse, la Tentiaire trouve le moyen d'avoir des mouchards. Les Hommes Punis étaient bloqués là : ils avaient derrière eux la forêt, les libérés affamés, les évadés armés et féroces, les bêtes, les pestilences des savanes ; au milieu d'eux, la faim ; devant eux, le fleuve avec ses requins ; de tous les côtés, la mort...

Pour avoir aidé deux êtres plus misérables qu'eux, qui en étaient réduits à manger des serpents et des racines d'arbres, ils furent rappelés au camp des Roches et jetés en cellule dans le blockhaus.

Sur les Malgaches, leur situation n'est guère plus brillante ; sur le Nouveau-Camp, elle est pire.

C'est là, à une quinzaine de kilomètres de Saint-Laurent, dans des paillottes qui constituent une sorte de village nègre, semblable aux villages abandonnés du centre de notre Afrique, que 240 Hommes Punis, agonisent. Punis de quoi ? De mort.

Ce camp est spécialement affecté aux in-

firmes, aux tuberculeux, aux impotents, aux convalescents.

On y meurt avec une telle facilité qu'il a fallu créer un cimetière : celui de Saint-Laurent eût été tout de suite insuffisant. Et qui donc aurait transporté les morts ?

Le médecin ne vient au Nouveau-Camp qu'une fois par semaine. C'est encore trop pour sa conscience, car, s'il devait faire complètement son devoir de médecin, il évacuerait tous ces agonisants sur l'hôpital. Oserai-je lui dicter son devoir d'homme, qui serait de demander que quelques coups de canons détruisissent d'un coup cette horreur et missent un terme à de telles misères ?

Après le Nouveau-Camp, que pouvait-on créer ? Rien. Mais il était permis de ressusciter. C'est fait : on vient de ressusciter Charvein.

■ ■ ■

Charvein, c'était le camp des *Incos* ; le camp Terminus. Il fut supprimé en 1926, à la suite des témoignages d'Albert Londres et de Louis Roubaud, témoignages si accablants qu'il n'était plus possible de tolérer ce camp de la mort.

Fort bien ! L'Administration rentra ses griffes et fit la morte, mais, cinq ans après, elle s'éveilla : le 6 janvier 1931, le gouverneur de la Guyane française prenait un arrêté, l'arrêté 16 bis, portant organisation du camp de Godebert en quartier disciplinaire.

Tout y est : les 10 heures de travail à la tâche, sous les carabines des surveillants, travail consistant à exploiter la forêt, à entretenir les routes, à débrousser, à assainir ; aucun bon supplémentaire de vivres, et la nuit, la boucle simple, *la manille*, par mesure de sûreté.

On revient à la coupe des cheveux en escaliers ; à la cellule sans lumière ; au silence « le plus rigoureux en tout temps, soit sur le chantier, soit sur le quartier spécial » ; l'intervention du médecin est limitée ; celle des surveillants militaires est infinie.

Godebert serait, je crois, l'ultime camp de punition des réprouvés, s'il n'y avait point l'îlot Saint-Louis, l'îlot des lépreux...

(A suivre.) MARIUS LARIQUE.

Lire, la semaine prochaine :

Le camp des lépreux

Copyright 1931 by « Détective ».

L'auto s'est arrêtée, en panne, sur la route coloniale.



Sur les chantiers forestiers des Malgaches, de Charvein, de Godebert, de Marandebourg, les Hommes Punis débitent les bois précieux.



Des forçats chinois du camp de Pariacabo, venus en corvée à Kourou, se reposent un instant chez un compatriote, épicière dans la ville.



PETITES CAUSES

Le guet-apens



Adolphe Loisel qui suborna des faux-témoins pour se débarrasser de l'amant de sa femme, le plombier Belaubre.

Il est un homme que les magistrats du tribunal correctionnel de la Seine ne devraient pas « rater », lorsqu'il comparait devant eux. Cet homme s'appelle Adolphe Loisel ; il est propriétaire d'un hôtel à Paris, 10, rue de la Harpe. Prévenir les juges en faveur d'un inculpé ou contre lui n'est point dans nos habitudes ; c'est même une méthode coupable, mais, pour une fois, la cause étant exceptionnelle, on nous pardonnera l'entorse que nous donnons à des principes que nous voulons respecter.

Une affaire qui sort de l'ordinaire, certes, et qui mérite qu'on lui accorde quelque attention : ce n'est, ni plus ni moins, que tout le mécanisme d'une erreur judiciaire, du commencement à la fin, qui s'y trouve admirablement exposé, et comme il est rare d'en saisir une aussi nette, aussi complète, aussi parfaitement réalisée, nous ne laisserons pas échapper l'occasion...

Les journaux ont annoncé jeudi dernier l'arrestation d'Adolphe Loisel ; le lendemain, la mise en liberté d'Henri Belaubre : deux faits rapprochés, liés l'un à l'autre, étroitement.

Le 17 septembre dernier, le plombier Belaubre était condamné par la 13^e chambre à 8 mois de prison et 5 ans d'interdiction de séjour pour vol.

On ne peut mieux faire, pour retracer toutes les phases de cette étonnante histoire, que de citer les termes mêmes du réquisitoire, rédigé par le substitut, lorsque le dossier fut transmis au tribunal. Ce document, bref, exposait ainsi les faits :

« Le 20 août 1931, vers 23 heures, la fille Renée Garnier fut abordée, rue de la Harpe, par le sieur Belaubre, qui lui demanda de lui « donner dix francs. La plaignante y consentit et ouvrit son sac à main. Belaubre, ayant constaté la présence d'autres billets, repoussa brutalement la fille Garnier et s'enfuit en lui arrachant son réticule.

« Arrêté peu après, il nia les faits, prétendant avoir seulement donné une gifle à la fille Garnier, qui l'avait insulté.
« Les témoins de la scène sont formels. C'est en vain que l'inculpé essaie de faire naître une confusion en faisant appel à des témoignages très suspects. Les faits sont nettement établis. »

Les témoins étaient en effet formels : Renée Garnier, la plaignante, avait renouvelé à l'audience ses accusations : un imprimeur, M. Chesneau, et une demoiselle, Madeleine Baron, confirmèrent ce qu'avait dit Renée Garnier.

Avec des témoignages accusateurs d'une telle précision, de quel poids pouvait être l'intervention, favorable à Belaubre, de Mme Jeanne Dupin, couturière ; d'un garçon de café, Maurice Petit ?

Le commissaire Badin fit procéder à une quadruple arrestation.



Jean MORIÈRES.

« Le linceul blanc »

Nous avons, dans notre numéro du 2 juillet 1931, fait paraître sous ce titre un article dans lequel nous indiquions, à propos d'un crime commis à Enguis, comment un ancien curé de ce pays avait été, par erreur d'ailleurs, soupçonné.

Les renseignements que nous avons publiés, et dont certains touchaient à la réputation de cet ecclésiastique, avaient été recueillis par notre collaborateur et publiés par nous de bonne foi.

Cet article a provoqué dans la région de Grenoble une émotion certaine. Dans le souci de rechercher la vérité, nous avons procédé à une enquête plus approfondie. Nous reconnaissons maintenant très loyalement que nos premiers renseignements n'étaient pas exacts. L'abbé Lambert jouit, en effet, à Saint-Nizier-du-Moucherotte, qui devient un petit pays de

« Témoins des plus suspects », avait dit le substitut, rédacteur du réquisitoire. Que doit penser, aujourd'hui, ce magistrat de sa propre opinion, et comme il sera plus prudent à l'avenir !...

Henri Belaubre s'était dit la victime d'une machination ; il avait cité le nom d'Adolphe Loisel, qui n'avait point paru au procès.
« ...Adolphe Loisel a monté toute l'affaire parce que j'ai été l'amant de sa femme... »

Une fable, avait pensé le tribunal, une mauvaise diversion. Le tribunal aurait dû se montrer plus curieux : il aurait appris que, le 19 août, veille du jour où l'agression aurait été commise, Henri Belaubre était revenu de Marseille en compagnie de Mme Loisel, et qu'à la gare de Lyon l'hôtelier, escorté de trois inspecteurs, avait cueilli sur le quai la maîtresse et l'amant. Belaubre, emmené par les policiers, fut relâché quelques heures après, aucun délit ne pouvant lui être reproché. M. Loisel, grâce à ce procédé brutal, avait repris possession de sa femme.

Le lendemain, se produisaient l'incident de la rue de la Harpe, la plainte de Renée Garnier.

Celle-ci était une locataire de Loisel : au



Après avoir été, au Canada, tenancier d'une maison close, Loisel dirigeait un hôtel louche, 10, rue de la Harpe.

tre élément qui aurait dû attirer l'attention des magistrats. Que Renée Garnier ait rencontré, près de l'hôtel, Belaubre, pas de doute. Mais quelle explication donnait de la scène le plombier ?

Il disait qu'étant venu rôder dans les parages de l'hôtel, pour tâcher de revoir sa maîtresse, il avait été injurié par la fille Garnier.

Henri Belaubre fit appel ; il avait confiance, d'autant qu'il savait que Madeleine Baron, l'un des principaux témoins, allait se rétracter.

Et, de fait, devant la Cour, que présidait M. Coutant, l'extraordinaire révélation éclata comme une bombe. Mlle Baron, courageusement, on peut le dire, revint sur ses premiers mensonges.

Les trois faux témoins et le suborneur Adolphe Loisel furent arrêtés. La Cour vint, à la demande de M. J.-L. Thacon, de libérer Belaubre ; c'était justice ; elle ne tardera pas à l'acquiescer...

Mme Loisel et Henri Belaubre pourront se revoir tranquillement ; et ce sera justice, comme on dit au Palais ; Adolphe Loisel est assuré d'un long séjour que lui assurera, à l'œil, l'administration pénitentiaire.

UNE MÈRE REMERCIE L'HINDOU HAMID KAN pour l'aide donnée à son fils



« Je tiens à vous remercier de tout mon cœur pour ce que vous avez fait pour moi. Mon fils était sans emploi depuis des mois et ne sachant plus quoi faire pour le voir obtenir une situation, je suis allée vous consulter. Vous m'avez promis de m'aider pour lui faire trouver une situation et, en effet, peu de temps après vous avoir consulté, mon fils a trouvé du travail. J'en suis très heureuse et ne sais comment vous exprimer ma gratitude. »

Paris, le 19 octobre 1931.

Signé : F. Gendru, rue des Moines.

1^o Il prédit l'avenir d'une façon précise ; 2^o Il lit vos pensées et répond d'une façon remarquable à toutes questions ; 3^o Il donne les remèdes aux ennemis, aux désespoirs et aux malheurs de toutes sortes. Consultez-le de 10 h. à 13 h. et de 15 h. à 19 h. 30. Consultation : 100 fr. 8, Av. Friedland (2^e étage). Carnot 24-00.

POUR LES SEINS QUI TOMBENT, la GREAM GIVRYL est la révélation scientifique du siècle. Rien à absorber. Nouvelle formule d'un pharmacien biologiste diplômé. En vente : Toutes pharmacies, bonnes maisons et aux LABORATOIRES GIVRYL, 16, rue Tolosane, Toulouse. Le traitement : 70 fr., contre mandat-poste.



Vente directe du fabricant aux particuliers

100.000 clients par an — 20.000 lettres de remerciements
Demandez de suite notre catalogue franco gratuit.
Meinel & Herold, Klingenthal (Saxe) 633

AVIS

Le Détective ASHELBE reçoit tous les jours de 4 à 7 heures.

34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent. L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

- Broch. 29.300 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C.A.P., professorats.
 - Broch. 29.307 : Classes secondaires complètes Baccalauréats, Licences (lettres, sciences, droit).
 - Broch. 29.314 : Carrières administratives.
 - Broch. 29.320 : Toutes les grandes Ecoles.
 - Broch. 29.327 : Emplois réservés.
 - Broch. 29.333 : Carrières d'Ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, forge, mines, trav. publics, architecture, topographie, chimie.
 - Broch. 29.339 : Carrières de l'Agriculture.
 - Broch. 29.345 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.
 - Broch. 29.350 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.
 - Broch. 29.359 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.
 - Broch. 29.363 : Marine marchande.
 - Broch. 29.368 : Solfège, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.
 - Broch. 29.374 : Arts du Dessin (Cours universel) de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).
 - Broch. 29.380 : Métiers de la Couture, de la Coupe et de la Mode (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, professorats).
 - Broch. 29.386 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration) ; secrétariats.
 - Broch. 29.391 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographie, technique de prise de vues et de prise de sons.
 - Broch. 29.395 : Carrières coloniales.
- Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 39, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

OUI...

Pour que vos enfants gardent toujours de beaux cheveux.

Pour éviter que les vôtres se décolorent, car blanchir c'est vieillir.

Pour éviter la chute des cheveux, entraînant une calvitie prématurée.

Pour que vos cheveux repoussent abondants et soyeux.

VOICI...

La merveilleuse Lotion capillaire donnera aux crânes les plus dénudés une chevelure aussi luxuriante que soyeuse.

LES RÉSULTATS DE CAPILLOR SONT IMMÉDIATS

LE FLACON... 17 fr.
LE TRIPLE FLACON. 45 fr.

DÉPOT : 55, rue du Faub. Montmartre PARIS

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS

CAPILLOR

DEMANDEZ L'ETUI MIGNON de l'ineffable **ROUGE Madelys** PREMIER ROUGE GARANTI SANS DANGER QUI COLORE LES LÈVRES SANS LES GRAISSER ... ET QUI TIENT En vente 2 francs dans toutes les bonnes parfumeries ou francs contre timbres. 37 - RUE ST LAZARE - PARIS

NOUVEAU COURS PRATIQUE d'Hypnotisme et de Suggestion L'INFLUENCE PERSONNELLE sur les autres et à distance par le Professeur R.-J. SIMARD Un volume illustré franco recommandé 22 francs TRAITÉ DE SORCELLERIE ET DE MAGIE PRATIQUE Un fort volume illustré franco rec. 33 francs Librairie ASTRA, 12, rue de Chabrol, 1^{er} PARIS (X^e)

SITUATION LUCRATIVE Indépendante sans capital. Jeunes ou vieux des deux sexes, demandez-la à l'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE REPRÉSENTATION fondée par les Industriels de l'Union Nationale, seuls qualifiés pour donner diplôme et situation. On gagne en étudiant. Cours oraux et par corresp. Quelques mois d'étude. Brochure 71 gratis. 3 bis, rue d'Athènes, Paris-9^e.

CONCOURS MARS-AVRIL 1932 Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS** Pas de diplôme exigé. Age : 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Écrire : l'École Spéciale d'Administration, 4, rue Férou, 4, Paris (6^e)

L'IVROGNERIE Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratuits et franco. Écrivez confidentiellement à : E. J. WOODS, Ltd, 167, Strand (219 CA), Londres W. C. 2



Mouvaux prétendait avoir bu avec Brunet dans un café, près de la porte Maillot.

L'OBSEDÉ



QUAND on voit un inculpé se débattre contre les inspecteurs qui l'interrogent, on éprouve toujours une certaine angoisse. L'homme est-il coupable et ment-il ? Est-il innocent ?

Le drame fut, samedi et dimanche soir, captivant. Cela se passait à la police judiciaire, dans le bureau du commissaire Guillaume. Plusieurs inspecteurs entouraient un homme de vingt-cinq ou vingt-six ans, grand, trapu, qui répondait à leurs questions d'une voix embarrassée. Les inspecteurs Massue, Petit, Pignat, Lavail, dirigeaient l'interrogatoire. Norbert Mouvaux, le « témoin », jouait sa liberté et peut-être sa vie...

On entendait :

— Vous devez savoir où se trouve le disparu Louis Brunet, car, sinon, qui peut le savoir ? Cet homme, vous l'avez suivi, menacé. Vous avez annoncé sa mort. S'il est vivant, où est-il ?

Norbert Mouvaux prenait le temps de la réflexion. On surveillait sa pâleur, ses mouvements et jusqu'aux pensées secrètes qui se pouvaient lire dans son regard. Allait-il avouer ? Il murmura :

— Nous nous sommes battus, c'est vrai, mais dans la rue. Il est parti. Je ne l'ai plus revu.

Nous étions aux écoutes. Et nous avions l'impression qu'allait se dénouer une affaire aussi mystérieuse, aussi surprenante que l'affaire Guyot ou l'affaire Mestorino. Et plus tragique peut-être, car, à l'origine de l'interrogatoire du mécanicien Norbert Mouvaux, il y avait une navrante déconvenue amoureuse.

L'homme, pour se défendre, étalait sa vie. Il se maria en 1927, à Herblay. Le jeune ménage vit là, dans la famille de Norbert, puis à la Garenne-Colombes, jusqu'à ce que Norbert Mouvaux eût été engagé comme chauffeur-concierge dans une usine, 40, rue Arago, à Puteaux...

Ce n'était pas gai, murmurait Mouvaux. L'usine est à peu près abandonnée. Nous y vivions seuls. Il y avait heureusement les enfants...

Il s'appesantissait sur le souvenir des enfants, sur Michel surtout, qui a actuellement deux ans et demi.

Je ne dis rien de Claude. Il est né en juillet 1931. Je l'ai à peine connu. Ma femme m'a quitté au lendemain de sa naissance...

Il éprouvait un doute au sujet de cet enfant. Il l'exprima avec colère. Le brusque écroulement de son foyer l'avait en tout cas bouleversé.

La femme de Mouvaux partit un jour, avec ses deux enfants, Michel et Claude.



— Je n'ai plus trouvé personne à la maison, le 10 août, en revenant de l'usine. Une lettre était sur la table. Ma femme m'avait dit qu'elle n'était pas heureuse, que je lui avais rendu pénible sa grossesse. Elle avait pensé à se tuer. Mais elle voulait vivre à cause des enfants...

Norbert Mouvaux s'interrompit un instant, puis :

— L'obsession a commencé. J'ai cherché ma femme, mes enfants. Où ? Partout. Je n'avais aucun indice. Enfin, une commère de Puteaux m'a laissé entrevoir la vérité...

« Elle a murmuré un nom : celui de mon copain Brunet. Brunet était un ami de Pernod, mon vieux camarade d'atelier, et nous étions allés ensemble plusieurs fois au cinéma... La femme voulait me faire croire que Brunet m'avait trompé. Je suis allé le voir... »

« Brunet était, à ce moment-là, typographe au Journal Officiel. Je suis allé l'attendre à la sortie des ateliers. Il n'a pas paru surpris de mon affolement. Je lui ai dit :

« — Qu'as-tu fait de ma femme ?

« Il a éclaté de rire.

« — Rien du tout.

« Je ne fus pas absolument rassuré. Je re-

féugié dans la voiture. Il est parti. Ce fut notre dernière entrevue... »

Or, ce que savaient les inspecteurs de la division Guillaume c'est que, depuis le jour où Norbert Mouvaux avait avoué avoir frappé, Louis Brunet n'avait reparu ni à son imprimerie, ni à son hôtel. Ils savaient que l'obsédé avait pensé à faire mourir son faux ami, menaçant qu'il « l'envelopperait dans du fil de fer » et le jetterait à la Seine en le lestant d'un poids de cinquante kilos. Ils savaient aussi que Mouvaux avait, par avance, avoué son crime à sa belle-sœur et son beau-frère. La scène avait atteint une intensité tragique.

— Je connais l'adresse de ma femme, avait dit Mouvaux, Brunet me l'a donnée. Parbleu, je lui ai mis mon revolver sur le ventre. Il a parlé...

— Ne plaisante pas. De pareilles choses peuvent mener loin...

— Oh ! Brunet ne parlera pas, je l'ai tué. Et comme on l'insultait, le jetant dehors, le traitant d'assassin, il avait souri.

— Rassurez-vous. J'ai voulu vous faire peur.

Il croyait bien avoir dissimulé son secret. Si bien qu'il garda le silence du 25 au 30 novembre tant que dura l'interrogatoire. Il se défendait avec des arguments d'homme simple...

— Pourquoi aurais-je tué Brunet ? Parce qu'il a été l'amant de ma femme ? Mais j'ai fait la connaissance de son nouvel amant, M. Alexandre. Nous avons bu l'apéritif ensemble, en ami. J'ai repris mon enfant. Demandez-lui si je suis violent. Je ne l'ai jamais battu...

Il commença à perdre pied, lorsqu'on découvrit, dans la cour de sa maison, une automobile qui lui avait été confiée et dont il se servait, et qu'on y trouva des taches rouges. Du sang peut-être ? Mais il se ressaisit bientôt. Ce n'était pas du sang !... Il avait tout son calme lorsqu'on lui présenta une lettre trouvée chez lui, lettre écrite par Louis Brunet, et qui avait été mise à la poste le jour de la disparition du typographe, à minuit, dans une gare. Cette lettre précisait la nouvelle adresse de Mme Mouvaux...

— Cette lettre a été écrite chez vous, soutinrent les policiers. Le papier et l'enveloppe vous appartiennent. Nous en avons trouvé d'identique dans votre bureau. Le papier à lettres de Brunet, que nous avons saisi chez lui, est tout différent.

Il fallut en rester là, car Norbert Mouvaux n'appartenant déjà plus à la police, il prenait



Brunet habitait à l'hôtel, 132, rue Saint-Denis, où son rival le relança.

vis Brunet le dimanche suivant. Il me fit monter chez lui. Il me fit voir ses vêtements, ses papiers. Pour me tranquilliser tout à fait, il fit un demi-aveu.

« — Evidemment, j'ai embrassé ta femme une fois, comme bien d'autres femmes. Mais je n'ai jamais pensé à autre chose !... »

« Un doute continuait à m'obséder. Je suis revenu voir Brunet. Nous nous sommes rencontrés sept ou huit fois. Entre temps, il vint habiter 132 rue Saint-Denis, à l'hôtel. Je le revis pour l'avant-dernière fois le vendredi 9 octobre, puis le dimanche 11... C'est tout. »

Lorsque Norbert Mouvaux eut fait les premières confidences, le cercle des policiers se resserra autour de lui.

— Avez-vous eu une violente discussion ensemble, Brunet et vous, le vendredi ?

— Non. Je lui ai demandé simplement de dire qu'il était l'amant de ma femme. Il a refusé.

— Et que s'est-il passé le dimanche ?

— Je suis allé le chercher à son hôtel. Je l'ai accompagné rue de l'Odéon, où il allait voir des amis, puis à la Porte-Maillot où il avait rendez-vous. Nous avons bu un porto dans une taverne de l'avenue. Il m'a invité à déjeuner. J'ai refusé. Je remarquai qu'il gardait sa main dans sa poche, comme pour avoir une arme à sa portée. J'explosai.

« — Tu parais avoir peur de moi. Aurais-tu donc quelque chose à te reprocher ? »

« Louis Brunet changea presque aussitôt d'attitude.

« — Eh bien ! oui, gronda-t-il. J'ai été l'amant de ta femme. Mais cela c'est une vieille histoire. Nous ne nous voyons plus depuis février. Elle vit maintenant avec Alexandre, un mécanicien de la rue Médéa. Laisse-moi tranquille avec ça... Si tu veux des précisions, je te les écrirai... »

« La colère m'a pris. Je l'ai frappé au visage. Il a saigné. Cela se passait dans la rue. Il a eu peur. Il a appelé un taxi et s'est



Louis Brunet, typographe au Journal Officiel, n'avait pas reparu à l'atelier depuis un mois.

Depuis qu'il avait été abandonné, Norbert Mouvaux (ci-contre) était obsédé par sa solitude.

Ci-dessous : La rue Arago, à Puteaux, où Mouvaux habitait dans une usine où il était chauffeur.

rang d'accusé. Il était en prison, inculpé seulement de coups et blessures à un disparu, lorsqu'éclata le coup de théâtre...

Coïncidences !... C'est ainsi que se découvrent toujours les criminels. On perquisitionnait de nouveau, lundi matin, au domicile de Norbert Mouvaux, lorsqu'on y découvrit une paire de chaussures qui n'appartenait pas à l'inculpé. On en rechercha le propriétaire : c'était René Plisset, un des acrobates qui parut au Vél d'Hiv' l'autre année, dans la cage transparente des Motocyclistes de la mort. Qu'était venu faire l'acrobate dans la maison du mystère ? Il en arriva à le dire...

L'assassin ne dormait pas encore dans sa cellule que tout ce qu'il avait tué éclatait malgré lui. La vérité sortait de la bouche d'un baladin. Vérité hallucinante !...

L'atroce vengeance de l'obsédé se dessinait... Il était allé chercher Louis Brunet à son hôtel. Ils arrivèrent rue Arago et se prirent à discuter. Louis Brunet commença à trembler lorsqu'il vit le canon d'un revolver appuyé sur son ventre.

— Tu vas m'écrire l'adresse de ma femme et remplir l'enveloppe, grondait Norbert. Je veux que cela soit de ta main...

Quand Louis Brunet eut écrit, Norbert Mouvaux lui lia les mains. Puis il l'entraîna dans la cuisine, où le motocycliste de la mort attendait son heure. Norbert voulait que le châtimement qu'il avait préparé eût un témoin...

— C'est fini pour toi, répétait inlassablement l'obsédé. Tu vas avoir ton compte.

Louis Brunet, se sachant condamné, ne se défendait plus. Il geignait :

— C'est bon, mais toi aussi tu auras le tien...

Et l'exécution commença. En est-il de plus tragique, dans l'histoire criminelle d'un temps troublé ? Norbert Mouvaux recouvrit la tête de sa victime d'une serviette. Puis il entoura le cou de l'homme impuissant d'un autre linge. Et il serra, lentement, sauvagement, par torsions, en prenant soin de faire durer le martyre...

Louis Brunet, étouffé, privé de respiration, ne criait plus. Mais il vivait. Son martyre dura vingt minutes... Vingt siècles !...

L'obsédé pensa à fouiller le mort : il lui retira son portefeuille, puis il recouvrit le corps sans vie d'une couverture. Il sollicita l'aide du motocycliste de la mort, pour l'emporter à la cave. Puis Norbert Mouvaux, dégrisé, pensa à se créer un alibi. Il alla porter jusqu'à Paris la lettre qu'il s'était fait écrire par Louis Brunet avant le meurtre. Il revint et dina, en compagnie de l'acrobate tragique. Puis ils préparèrent un cercueil : un treillage de deux mètres qu'ils replièrent, où ils placèrent le cadavre, en compagnie de trois paquets de briques : 30 kilos ! Quand la nuit vint, leur auto les emporta à Herblay, un pays que Norbert connaissait bien, puisque là il avait aimé... Ils stopperent sur le quai de Seine.

— Je connais un fond de huit mètres où pullulent les anguilles, murmura Norbert. On va leur donner à manger. Elles seront belles !...

Il détacha un bachot.

— Ho ! Hisse...

Les avirons cessèrent de battre l'eau lorsque les funèbres nautoniers arrivèrent entre deux îles.

— Plouf !...

Louis Brunet dormait parmi les herbes !... En signe de contentement, Norbert Mouvaux, au retour, dessina, sur la boue qui s'était collée à l'arrière de sa voiture, une tête de mort et deux tibias !...

M. LECOQ.



LA GUERRE DES FRONTS



L'auto de Hœcht, criblée de balles, était restée entre les mains des douaniers.



Serré de près, un contrebandier abandonne une partie de son chargement.



Un cabaret, sur la zone frontière, qui sert de poste de guet aux contrebandiers.

Aix-la-Chapelle (de notre envoyé spécial).

J'ai vu Aix-la-Chapelle, pour la première fois, un soir d'hiver 1930. Une brume épaisse tombait sur la ville. J'ai rôdé dans les rues fort avant dans la nuit. Elles étaient désertes, les cabarets étaient fermés et, seul, le pas régulier des schupos en patrouille troublait la tranquillité lasse de quelques ombres féminines arpentant le trottoir, à la recherche ou dans l'attente d'un client problématique. Ainsi le premier visage que me montrait l'Allemagne, au lendemain de la catastrophe d'Alsace, était un visage de deuil et de misère.

Je l'ai retrouvé dans ce second voyage que je viens de faire en Rhénanie, donnant suite à une invitation mystérieuse qui m'y avait convié.

Vingt minutes après mon arrivée, je frappais à la porte d'un garage qui s'ouvrait sur l'une des plus belles avenues d'Aix-la-Chapelle. L'homme qui vint m'ouvrir était un grand gaillard, blond, à l'air décidé.

Je m'exprimai en français comme on me l'avait recommandé.

— M. Wilhelm Hoff ?

— C'est ici.

Mon interlocuteur s'effaça, me laissa entrer, referma la porte et continua :

— Mon grand-père m'a prévenu, il y a huit jours, de votre visite : je vous attendais. L'auto est prête.

Ce disant, il souleva la grande bâche qui

recouvrait une camionnette chargée de quatre barils de bière. Il m'invita à monter sur la plate-forme et, d'un effort sur le bouchon d'une barrique, fit sauter une partie du couvercle. Je vis alors que le baril était double. Le premier était plein de tabac, le second plein d'un liquide qui était de la bière.

— Beau travail, murmurai-je.

Mon compagnon se mit à rire :

— Vous en verrez bien d'autres.

Il regarda sa montre :

— Il est temps de partir.

Quelques minutes plus tard, nous franchissions les murs d'Aix-la-Chapelle, la vieille résidence des empereurs.

Mon guide, qui m'avait fait installer à côté de lui, connaissait admirablement la région. Nous avions, depuis quelques minutes, laissé la ville derrière nous. Des deux côtés de la grande route s'étendait la plaine ondulée aux prairies vertes et riches, mais coupées de broussailles, de digues et de talus. Le panorama se déroulait au rythme des kilomètres. Quelques fermes, des arbres, un cimetière et, brusquement, surgit, noyée dans le brouillard du matin, la ligne sombre de la grande forêt d'Aix-la-Chapelle, signalée par le petit belyédère en bois du village hollandais de Vaals, dont le clocher élancé, mince comme un trait de plume, semble vouloir marquer, dans un orgueil naïf et dérisoire, le point le plus haut de la terre néerlandaise.

À gauche, s'étend la grande propriété du Heldruh. C'est la Belgique.

Au moment où la voiture prenait un chemin qui nous conduisait vers une ferme isolée, mon guide me montra un poteau indicateur, dont le bras m'apparut menaçant. Une flèche blanche, un seul mot : Aachen. Je suivis machinalement du regard la direction indiquée et je me retournai sur mon siège. La ville d'Aix-la-Chapelle, avec la masse imposante de ses maisons et les coupoles de ses tours crénelées, étincelait au soleil levant.

Brusquement, le spectacle féérique disparut à mes yeux. J'oubliai la menace de la ville proche et ne pensai plus qu'à l'aventure qui me prenait tout entier.

Un homme, chaussé de longues et larges bottes, vint à notre rencontre.

— Mon frère, Hans Hoff, m'annonça mon compagnon.

Hans n'avait pas dépassé la trentaine. Il me tendit une main énergique.

— Je sais comment vous nous avez aidés à Alsdorf.

C'était une vieille histoire. Leur père, remarqué, avait eu deux autres enfants, dont l'un était enfoui au fond de la mine où s'était produite l'explosion, le second était au même moment terrassé par une crise d'appendicite, et la mère, folle de douleur, était clouée au lit par une pleurésie double. Je connus cette terrible infortune. Pendant que le père participait aux opérations de sauvetage, je fis transporter l'autre fils dans une clinique, où il put être opéré et sauvé. Avant mon départ, le chef de famille m'avait entretenu de ses premiers enfants ; il ne m'avait pas caché quelles ressources lui permettaient de vivre dans une aisance relative. Or, la contrebande m'avait toujours intéressé. Je savais que, parmi ceux qui vivaient en marge des lois, il y avait des hommes braves et honnêtes. Je voulais connaître leur genre de vie, les

Durant des heures, les « chasseurs d'hommes » restent en « planque » derrière des buissons.



Il n'est pas soient arré

moyens qu'ils employaient. Je demandai au père reconnaissant s'il pourrait m'être utile. La réponse fut affirmative. Il ne me restait plus qu'à attendre.

J'ai attendu un an.

— Vous passerez la journée ici, me dit Hans.

Il me fit visiter son domaine. Il avait, autant que le paysan français, l'orgueil et l'amour de la terre. Il me donna des explications techniques que j'écoutai d'un air intéressé mais perplexe. Il comprit sans doute, car il précisa :

— Je n'aurais jamais pu acheter tout cela, si mes bâtiments n'avaient servi d'abri à la contrebande. Mon frère nous procure les marchandises. Mon père, qui s'est décidé à écouter mes conseils, écoute celles qui proviennent de l'étranger et a « monté » une organisation qui étend ses ramifications de Cologne à la Westphalie. Car, s'il y avait un paradis pour les contrebandiers, il ne faudrait pas le chercher ailleurs qu'ou nous sommes. Le pays, avec ses forêts, ses buissons, ses fossés et ses plaines, se prête admirablement à des opérations importantes. De la frontière à Aix-la-Chapelle « il n'y a qu'un pas », vous le savez. Gros avantage. Un terrain que nous utilisons souvent est celui compris entre le village de Lichterbresch, en Belgique, et le poste douanier de Rœtges, sur la grande route entre Aix-la-Chapelle et Malmédy. La chaussée de la route est allemande, mais elle traverse le sol belge. Il suffit aux contrebandiers de sauter dans le fossé pour échapper à toutes poursuites.

« Notez qu'on trafique ici du café, du tabac, des cigarettes, en raison de la grande différence de prix entre les marchandises allemandes et celles de l'étranger. Les cigarettes belges coûtent de 9 à 15 marks le 1.000 et le prix de vente est de 20 à 30 marks. Agréable différence.

« Notre activité s'étend cependant aux choses les plus invraisemblables. Il y a quelques semaines seulement, on a arrêté, à la gare centrale d'Aix-la-Chapelle, une femme venant de Belgique, qui portait, cachées sous ses vêtements, dix-sept pochettes contenant chacune une linotte. A Holbeng, un contrebandier fut appréhendé, lequel avait caché dans la doublure de son veston 5.000 cigarettes. Il vient des professionnels d'Essen, de Bochum, de Cologne, de Düsseldorf. Mais il y a aussi la foule des chômeurs, qui a trouvé dans la contrebande une ressource inespérée. S'il vous arrive de stationner devant un cinéma, ne soyez pas étonné si une voix discrète murmure à votre oreille :

« Cigarettes... cigarettes hollandaises à 3 pennings.

« Retournez-vous : un quidam, l'air naïf et ennuyé, vous regarde innocemment et s'en va. Si vous le suivez, il vous vendra un stock de boîtes pleines et parfumées. On trouve ces colporteurs dans toutes les villes rhénanes. Le vieux quartier de Cologne, le quartier du « marché au beurre » sont leurs lieux de rendez-vous ».

Hans Hoff se mit à rire :

— Comme toujours, ce sont les amateurs qui se font prendre. Voici un article publié par un journal allemand et qui concerne l'activité des douaniers pour notre district.

On a arrêté, en vingt-quatre heures : deux personnes, dissimulant dans leurs chapeaux 600 cigarettes belges, une autre avec 1.000 cigarettes, une bande de contrebandiers de Stolbrug avec 30.000 cigarettes, 15 livres de café, 20 livres de sucre, 7 livres de tabac et 54 livres de maïs ; une bande d'Aix-la-Chapelle avec 27.000 cigarettes, deux contrebandiers avec 11.000 cigarettes, trois autres avec 7.900 ; une auto contenant

65.000 cigarettes et 1.264 petits cahiers de papiers à cigarettes a été confisquée...

Mon compagnon s'interrompit :

— Vous ne connaissez pas Karl Hœcht ?

Et, derechef, sa figure s'épanouit :

— C'est vrai, j'oubliais... Il viendra après déjeuner et vous racontera sa dernière aventure.

Les cigarettes belges, même quand elles sont de contrebande, sont délicieuses. Mon hôte et moi, nous achevions de boire le café quand la servante vint dire quelques mots à l'oreille de mon interlocuteur.

C'est Hœcht, me dit Hans.

Hœcht était un gaillard gros et court. Il était allé à l'école avec Hans. C'étaient deux camarades de jeunesse. Ils avaient déchiré ensemble leurs culottes en grimant aux arbres de la forêt voisine pour dénicher des nids et en jouant à la petite guerre pendant que leurs aînés faisaient la grande. Un jour, cependant, ils durent partir à leur tour. Ils furent versés dans le même régiment, ils combattirent ensemble, et, ensemble, connurent l'amertume de la défaite. Ils appartirent successivement à des organisations extrémistes, jusqu'au moment où ils comprirent que, dans le chaos où l'Allemagne se débattait, il y avait peut-être beaucoup d'argent à gagner.

Ils en gagnèrent.

Mais cela n'allait pas sans risques. Quarante-huit heures auparavant, Hœcht avait reçu un chargement important de liqueurs. Il décida, d'accord avec ses compagnons, de le passer en automobile. Il devait livrer la cargaison à un négociant belge qui les attendait à quelques kilomètres de la frontière hollandaise. Ils avaient pris l'habitude de communiquer avec ce négociant, en lâchant un chien qui appartenait à ce dernier et qui allait tout droit chez son maître. Mais il arriva que les douaniers s'étonnèrent de voir l'animal passer aussi souvent seul sur la route et toujours en courant. Ils soupçonnèrent une ruse des contrebandiers et prirent des précautions.

Ce soir-là, le chien fut lâché comme d'habitude à la nuit tombante, mais, au moment où il traversait un champ qui venait d'être fauché et qu'il débouchait d'un sillon, un mince fil de fer se resserra autour de son cou et arrêta net son élan.

La douane avait pris ses précautions et put lire le papier glissé sous le collier :

« Ce soir, minuit, par la route habituelle. »
« Quelle route ? Les chasseurs d'hommes hésitèrent. Ils tendirent leur filet sur un vaste espace.

— C'est à cette circonstance, dit Hœcht, que nous devons d'avoir échappé et nous ne regretterions que la perte de la marchandise si Wilhelm Darnst...

Darnst était originaire de Düren. Il avait dix-huit ans. Il appartenait à une famille nombreuse. On peut dire que, dès son plus jeune âge, il était marqué par la contrebande.

Ce soir-là, donc, ils partirent. Hœcht avait fait préparer deux voitures. La première ne contenait que des paquets vides et devait servir à donner le change. La seconde était montée par trois hommes et devait passer par Birkesdorf. Le réseau tendu par la douane était serré. Le premier véhicule fut arrêté en approchant de la frontière. C'est le conducteur qui avait raconté la scène à son chef. Les douaniers l'avaient interpellé rudement :

— Où vas-tu ?

— Tout droit.

— Que transportes-tu ?

— Rien.

— Et ça ?

Une caisse triomphalement sortie du coffre accompagna l'interrogation. Le chauffeur s'écria :

— Ne l'abîmez pas.

Qu'y avait-il ? Les gabelous se sentirent

TIÈRE

plein d'intérêt pour cet objet, dont le poids ne semblait pas correspondre au volume. Que renfermait-il ? De la cocaïne, de l'héroïne ? Ils firent simplement sauter le couvercle. Ils ne découvrirent que de la paille. Ils ne négligèrent pas cependant les autres caisses et comprirent enfin qu'ils étaient joués. Malheureusement, il y avait dans ce groupe de chasseurs d'hommes un chef intelligent.

— D'où viens-tu ? demanda-t-il au conducteur.

Ce dernier fut bien obligé de dire qu'il était au service de Hœcht. Un rapide calcul fit comprendre au douanier que le chauffeur avait suivi le chemin le plus direct pour passer la frontière et, comme Hœcht avait deux voitures dont on possédait le signallement, il fallait trouver la seconde. Le téléphone fonctionna, on chercha, on trouva.

Tous phares éteints, Darnst fila sur Birkesdorf. Au détour de la route, ses compagnons percurent le bruit d'un autre moteur. Ils se penchèrent et aperçurent une auto qui les suivait. Ils accélèrent l'allure. Les autres aussi.

Les poursuivants gagnaient de vitesse. Brusquement, un arbre s'abattit devant les contrebandiers. Il y avait 20.000 francs de marchandises dans la voiture.

— Aux caisses ! hurla le chef.

Les douaniers arrivaient et bondissaient hors du fossé.

Arrêtez !

Mais les autres s'esquivaient.

— Feu !

La fusillade crépita. On dut abandonner la marchandise. Quand on se retrouva, une heure plus tard, dans la maison de l'organisateur de l'expédition, Darnst manquait à l'appel. Il n'avait pas eu le temps de se dégager. Atteint d'une balle dans le ventre, il s'était affaissé sur le volant, et l'une de ses mains, crispées sur la portière, trahissait le dernier effort tenté pour échapper à la mort qu'il avait senti venir.

— Je suis allé voir, ce matin, ma voiture sur la route, dit Hœcht. J'ai compté ; elle a reçu 48 balles de fusil.

J'ai demandé alors :

— Vous n'avez pas peur d'être arrêté ?

L'Allemand sourit dédaigneusement.

— Les voitures que nous possédons ne sont pas immatriculées et ne portent aucune indication de nom, ni de date. Certes, les douaniers les connaissent, mais comment pourraient-ils prouver cette propriété, que, le cas échéant, nous saurions nier énergiquement, si ce n'est par des témoignages qui ne se présenteront certainement pas ?

« Car tout le monde trafique ici. »

Hans Hoff me l'avait dit déjà.

Son compagnon se tourna d'ailleurs vers lui et :

— Il suffirait de rappeler l'histoire de Joseph Gorall.

Ce devait être la dernière de la soirée.

Joseph Gorall était un petit garçon de huit ans, dont les parents habitaient en territoire hollandais. Un de ses oncles avait élu domicile en Allemagne, à quelques centaines de mètres d'ici, et, tous les jours que le bon Dieu fait, Joseph Gorall allait rendre visite à son oncle. Les douaniers le laissaient passer sans méfiance. Il les connaissait tous. Il s'approchait d'eux, entrait dans le poste, jouait avec leurs enfants qu'il rencontrait d'ailleurs à l'école.

— Bonjour, Joseph !

— Bonjour, M'sieu.

Les « Guten Tag » se croisaient avec une régularité quotidienne. Jusqu'au moment où l'un des gabelous s'avisait que ces promenades de l'enfant entre le domicile de ses parents et celui de son oncle étaient au moins bizarres. Il l'interrogea, le palpa, le fouilla.

— Rien de caché ?

Le gamin rougit, prit la fuite. Le douanier se lança derrière. Joseph avait huit ans ; à son âge, on court bien, mais on manque de

de voyageurs en auto qui, la nuit, ne tés et minutieusement fouillés.

Les poteaux frontière aux interdictions impératives n'intimident guère l'armée de la fraude.

A droite: Un sentier de chèvres grimpe à pic vers le territoire hollandais.

Ci-dessous: Revolver au poing, sur leur moto, ils poursuivent les fuyards.



soufflé. Il fila à travers champs, poursuivi par le bruit des bottes écrasant la terre molle. Il sauta les haies et perçut les cris furieux de l'homme s'accrochant aux épines et, toujours dans le chemin creux, le bruit des bottes vint frapper ses oreilles. Un large fossé, plein d'eau, constituait un barrage infranchissable. Joseph savait nager ; il se laissa glisser dans l'onde profonde et noire. Mais il avait chaud et il avait mangé quelques instants auparavant. Il coula sans bruit, sans avoir eu le temps de pousser un appel de détresse. Quand le douanier arriva, tout était désert : le champ, la berge et la route. Seul, un imperceptible frémissement agitait encore les hautes herbes. L'homme ne se douta de rien et pensa que l'enfant lui avait échappé.

C'était la mort qui l'avait pris.

■ ■ ■

La nuit était calme et noire. Il semblait qu'une paix profonde était descendue du ciel. Hans et moi, nous arrivâmes, vers deux heures, au point que nous nous étions fixés. C'était un buisson épais d'où nous pouvions dominer l'enchevêtrement des frontières. Mon compagnon me parla à voix basse :

— Vous avez su que j'ai fait former deux pelotons de cyclistes.

« Le premier suivra exactement la route tracée pour le second. Son but est d'entraîner derrière lui les douaniers qui pourraient être aux aguets. Il obliquera alors dans le chemin que vous apercevez en face de nous. »

Quelques minutes passèrent et, soudain, quatre cyclistes sortirent de la nuit pour y rentrer tout de suite. Ils étaient suivis par un groupe plus compact :

— Les chasseurs d'hommes, me souffla mon compagnon.

Le silence retomba sur nous comme un voile immobile. Puis, l'obscurité laissa échapper à nouveau des silhouettes penchées sur les guidons de machines lourdement chargées.

Ils vont en Belgique, murmura Hans.

Il achevait à peine quand quelques coups de feu zébrèrent l'ombre de leurs fauves.

Nous avançâmes doucement. Deux douaniers aidaient un de leurs camarades, blessé à la cuisse, à regagner le poste le plus proche.

Et Hoff, se rappelant sans doute d'autres nuits semblables à celles-ci, mais pleines d'angoisses et d'incertitudes, et cherchant à donner un nom à cette lutte terrible où l'embuscade et la mort guettent à chaque pas, murmura, les dents serrées et comme pour lui-même :

— Oui... c'est la guerre des frontières.

G. ROUGERIE.



La magicienne Médée, abandonnée par son époux, se vengea de cet affront en égorgant ses enfants.

II (1)

Drames de famille et drames politiques

Les faibles femmes, les femmes incomprises qui inspirèrent toute une littérature au siècle dernier, ne sont plus guère à la mode aujourd'hui. La femme actuelle se fait l'égal de l'homme et sa rivalité, non seulement dans le domaine des professions libérales et des emplois industriels ou commerciaux, mais encore dans le domaine des sports, — de certains sports du moins, — où elle acquiert, à condition de ne pas abuser, la santé du corps, l'équilibre des facultés et l'habitude de l'énergie. Tout cela est très bien.

Ce qui est beaucoup moins bien c'est quand cette tendance à l'égalité se manifeste dans le domaine de la violence et le maniement passionnel du revolver. La sensitive d'autrefois qui s'évanouissait devant une araignée et pérorait lentement d'un amour contrarié était un peu ridicule... Mais la virago qui est sans douceur, sans pitié, sans féminité, et n'hésite pas à venger par la mort d'autrui ses déceptions jalouses ou vaniteuses, est tout à fait odieuse. Hâtons-nous de dire que la plupart de nos contemporaines, ayant cessé d'être des sensibles, savent très bien ne pas devenir des viragos. Constatons cependant que la femme, beaucoup moins que jadis, est à présent victime de l'homme, ou plutôt que le nombre des victimes tend à s'équilibrer dans les deux camps, mot qui s'applique exactement puisque l'homme et la femme, même s'il y a eu, même s'il y a encore entre eux des moments d'amour, sont trop souvent ennemis.

A présent la femme, plus qu'autrefois, se rebelle contre la tyrannie maritale, contre la tyrannie paternelle. Le mari n'est plus seigneur et maître ; le père n'est plus tout-puissant. L'épouse, la fille, se délient, partent violemment, d'une obéissance périmée. Cela ne veut pas dire que les drames intimes sont moins nombreux que dans le passé. Ce serait plutôt le contraire. Ayant moins qu'autrefois de droits légaux pour imposer son autorité, l'homme, s'il a une âme de despote, y suppléera par d'illégalles violences, auxquelles la femme, moins forte physiquement et déçagée par les mœurs actuelles du principe de soumission absolue, répondra, si elle est vindicative, si elle est poussée à bout, si elle ne peut prendre la fuite, par un geste criminel qui la libérera. Dans bien des cas ce geste est plus excusable (relativement toujours) que celui de la meurtrière dite passionnelle.

Les drames de famille sont les plus sombres et les plus cachés.

La famille qui devrait être, et qui est très souvent la plus belle, la plus douce chose du monde, peut en devenir la plus horrible. La formule : « On ne se hait bien qu'en famille » est, dans pas mal de cas, sinistrement vraie. Et cette haine, surtout dans certaines classes sociales, il faut la dissimuler par respect humain, par respect du nom, de la position mondaine...

De là, — et surtout dans certaines villes de province où le « cant » est plus rigide, la vie plus secrète — ces longues, ces surnoises tragédies intimes qui se jouent quotidiennement, parfois soupçonnées de l'entourage, connues des domestiques, mais le plus souvent abritées derrière le mystère des portes fermées, des murs muets, et restant ignorées de tous ceux qui n'en sont pas les acteurs jusqu'au moment où la situation trop tendue se rompt dans un éclat public, dans le scandale d'une fuite, d'une plainte en justice, d'un meurtre.

Rappelez-vous, entre autres, à propos du secret gardé, l'affaire Boppe, où la tentative d'assassinat ne fut révélée à la justice que longtemps après avoir été commise et seulement parce que le coupable refusait de se soumettre à la sentence qu'un conseil de famille, réuni après le crime, avait, à huis clos, prononcé contre lui... Mise en pratique d'un vieux dicton un peu vulgaire mais significatif : « Il faut laver son linge sale en famille ». Ici le linge est sanglant, c'est plus grave.

Combien en est-il de ces tragédies domestiques qui demeurent toujours ignorées, dans l'ombre tutélaire et complice de ce fameux mur de la vie privée, derrière lequel il se passe tant de choses lamentables, odieuses ou coupables ? Combien en est-il aussi de ces tragédies qui, mises en seconde en évidence par un de ces éclats dont nous parlions tout à l'heure, sont aussitôt, par la puissance de l'argent, des influences, replongées à jamais dans l'obscurité, pour la déception d'un public curieux, friand de drame, friand de scandale, mais à la satisfaction des intéressés — de la victime même parfois — qui, plus que

tout, redoutent que la boue, le sang, ne viennent éclabousser la façade de leur respectabilité.

Tous les sujets de haine qui peuvent dresser l'une contre l'autre des créatures humaines sont à la base de ces tragédies. Haine d'un opprimé, d'une opprimée contre un tyran familial qui se plaît à imposer son joug, à faire souffrir, moralement, physiquement, qui séquestre, maltraite, prive du nécessaire. Haine du tyran contre la victime qui lui résiste. Haine d'argent. Haine d'amour : soit engendrée par la jalousie qui veut se venger d'une trahison ; soit engendrée par le désir de se débarrasser d'un époux, d'une épouse, dont la présence entrave une passion irrégulière.

Ici le cas typique est celui du duc de Praslin assassinant sa femme pour aimer librement la gouvernante de ses enfants.

Dans ces deux cas, Boppe et Praslin, comme dans bien d'autres, la femme est victime. Dans un nombre de cas à peu près aussi grand, elle est coupable, soit qu'elle agisse elle-même, soit qu'elle fasse agir, ce qui est, sauf s'il s'agit d'empoisonnement, le plus fréquent.

Il faudrait un volume et même plusieurs pour raconter en détail tous les drames de

sommes considérables. Il inspirait une profonde terreur, prompt à tuer ou à faire tuer qui osait lui résister. De taille moyenne, maigre, d'une force athlétique, il ne redoutait rien et osait tout. A l'âge de quarante-cinq ans, il se maria à une femme très riche elle-même qui lui donna plusieurs enfants et mourut. Francesco bientôt se remarqua avec une Romaine, Lucrezia Pétroni, fort belle, mais qui n'eut pas d'enfant. Ce fut heureux, car Francesco éprouvait, pour ceux qu'il avait déjà, une haine implacable. Il la manifesta à ses fils, les privant entièrement d'argent, en sorte que, comme ils ne valaient guère mieux, ils devinrent à peu près brigands et deux d'entre eux furent tués en des circonstances mal connues.

A l'égard de sa fille Béatrix, Francesco nourrit, tant qu'elle fut enfant, des sentiments analogues de haine. Quand elle eut douze ans, pour éviter qu'elle ne se plaignît des mauvais traitements qu'il lui infligeait, il la séquestra dans une chambre de son palais où il lui apportait lui-même à manger... Mais Béatrix, en grandissant, devenait d'une beauté ravissante, d'une beauté divine selon les contemporains, et elle avait cette séduction, rare chez les Romaines, d'une merveilleuse chevelure blonde. Francesco la désira et, pour vaincre sa résistance, employa tous les moyens : les coups, les caresses, cherchant à éveiller ses

Francesco, ils préparèrent sa mort. Ils songèrent d'abord à le faire tomber dans une embuscade quand, l'été venu, il partirait de Rome pour aller passer deux mois dans son château de la Petrella dans le royaume de Naples.

Le coup échoua. Francesco arriva sain et sauf à la Petrella. C'est là qu'il devait trouver la mort. Avec l'âge, il devenait de plus en plus tyrannique envers Béatrix et Lucrezia et Béatrix décida de brusquer les choses. Une nuit elle ouvrit à Marzio et Olympio et leur indiqua la chambre de son père. Ils entrèrent... ressortirent, pâles, tremblants, déclarant qu'ils ne pouvaient se résoudre à tuer un vieillard endormi. Béatrix s'indigna : « Eh bien, puisque votre lâcheté le veut, moi-même je tuerai mon père, et quant à vous autres vous ne vivrez pas longtemps ! »

Ils rentrèrent dans la chambre, suivis par Béatrix et Lucrezia. L'un d'eux posa verticalement un long clou sur l'œil fermé du vieillard plongé dans le sommeil. L'autre, d'un violent coup de marteau, enfonça le clou. Un second clou ensuite traversa la gorge. Francesco était mort. On retira les clous, on lava le sang, et, à travers les chambres, on traîna le cadavre enveloppé dans un drap jusqu'à une galerie extérieure en bas de laquelle il y avait un grand sureau. Sur ce sureau on jeta le corps qui y resta accroché. Les femmes espèrent que, lorsqu'on le trouverait le lendemain, on croirait à un accident.

Cela se passa ainsi. Béatrix et Lucrezia, au matin, firent étalage d'une vive douleur quand on leur annonça le malheur. Francesco fut enterré et elles revinrent à Rome.

Les juges de Naples pourtant s'émurent, firent une enquête. Une blanchisseuse raconta avoir lavé les draps sanglants... Cependant, deux mois passèrent sans qu'on arrêtât les parents du mort, mais Monsignor Guerra, pour supprimer des témoins dangereux, voulut faire assassiner Olympio et Marzio. Cela réussit pour le premier. Le second, arrêté, avoua... puis se rétracta et mourut dans les tourments... Cependant les fils de Francesco Cenci, Giacomo et Bernardo, furent arrêtés ainsi que Béatrix et Lucrezia. Mais on n'avait pas de preuves et des mois passèrent... Puis le brigand qui avait assassiné Olympio fut pris et raconta tout. Monsignor Guerra, cité à comparaître, prit la fuite sous l'habit d'un charbonnier. Dès lors, les autres accusés étaient perdus. On les mit à la torture. Lucrezia, Giacomo, Bernardo avouèrent vite. Béatrix, pendue par les cheveux, pendue par les poignets et précipitée du plafond vers le sol, les bras retournés, disloquée, niait encore. Enfin, sur les instances de Lucrezia, elle avoua.

Le pape Clément VIII ordonna tout d'abord qu'on attachât les quatre coupables à la queue de chevaux indomptés. Puis il consentit à un délai et on espérait la grâce quand une parente de Cenci fut assassinée à coups de couteau par son fils qui voulait hériter de tous ses biens. Les meurtres en famille se multiplièrent. Clément VIII ordonna l'exécution, sauf pour Bernardo qui avait douze ans.

L'exécution eut lieu sur la place Saint-Ange, le 11 septembre 1599, un an presque jour pour jour après la mort de Francesco. Elle fut fertile en détails horribles. Béatrix et Lucrezia furent décapitées avec une mannaia (sorte de guillotine) ; Giacomo, tenaillé dans la charrette qui l'avait amené de la prison, eut le crâne brisé d'un coup de masse. Le jeune Bernardo, présent à l'exécution, s'évanouit trois fois et fut remporté à la prison avec une forte fièvre.

Béatrix, au moment de sa mort, avait seize ans. Le Guide, avant qu'elle ne fût exécutée, avait fait d'elle un admirable portrait qui se trouve à la Galerie Barberini.

Telle est l'histoire des Cenci... Des faits divers actuels, sous le titre « père indigne », l'évoquent...

Les femmes, dans les drames politiques, jouent parfois un grand rôle. Pour ceux qui partagent leur opinion, elles sont des héroïnes. Pour ceux qui ont des opinions contraires, elles sont des criminelles. Pour qui est sans opinion, il est possible et permis d'essayer de les juger impartialement, de mesurer le degré de leur désintéressement, de leur dévouement à une cause juste ou injuste, bonne ou mauvaise. Souvent la femme adopte une idée par amour pour un homme. Souvent aussi elle gagne à ses idées personnelles celui qui l'aime. Et, dans les drames politiques comme dans les autres drames, la femme peut concevoir et exécuter l'acte, elle peut poignarder de sa main... Mais, plus souvent, elle fait exécuter par une main plus vigoureuse, une énergie moins accessible aux défaillances. Rappelez-vous le vers de Vigny : « Tu pousses par le bras l'homme... Il se lève, armé... »

(A suivre.)

Frédéric BOUTET.

LA FEMME



En grandissant, Béatrix Cenci devenait d'une beauté ravissante, d'une beauté « divine », si l'on s'en rapporte aux chroniqueurs et aux peintres contemporains.

ET LE CRIME

par Frédéric BOUTET

famille qui ont ensanglanté depuis les origines l'humanité... Les Atrides, Médée, toutes les fables, toutes les traditions, toutes les histoires en sont pleines. C'est comme un sinistre film qui se déroule, enregistrant toutes les sortes possibles de forfaits.

Dans tous les temps, dans tous les pays, il y eut des familles semblant dévolues au mal et dont les représentants, dressés les uns contre les autres, se chargent de crimes qui en appellent d'autres et jettent sur leur nom une sombre renommée.

Je ne citerai qu'un seul exemple, un exemple illustre, typique, car tout s'y trouve : le despotisme et la révolte, l'avarice et la brutalité, la luxure et l'assassinat. Les principaux acteurs de l'effroyable histoire furent un père et sa fille. Le père s'appela Francesco Cenci ; il apparaissait comme un monstre assez parfait. La fille se nommait Béatrix, elle fut appelée la belle parricide, ou encore, pour ceux qui excusaient son crime en considération des causes qui avaient provoqué ce crime : « L'ange du parricide ». Je résume rapidement :

Vers le milieu du XVI^e siècle, la société de Rome, qui pourtant s'étonnait peu de semblables choses, commença à s'étonner de la conduite déréglée d'un jeune homme qui semblait s'être donné pour tâche de reculer les bornes du crime et de la débâche. Descendant d'une famille illustre depuis le X^e siècle et qui avait eu accès au trône pontifical, il était fils adultérin de Monsignor Cenci, trésorier du pape Pie V, et de son père il hérita une énorme fortune qui lui permit de se livrer presque impunément à la satisfaction de ses vices auxquels pas un ne manquait. Mis trois fois en prison pour des « amours infâmes » Francesco Cenci s'en tira chaque fois en payant des

sens en la faisant assister à des scènes de débâche où il participait, où participait Lucrezia, sa seconde femme qu'il terrorisait, — et où tout le monde était nu. Il alla jusqu'à dire à Béatrix, pour qu'elle cédât, que les fils nés des amours d'un père et d'une fille devenaient des saints... Il réussit dans son entreprise infâme. Béatrix céda. Dès lors, chaque nuit, il la mena dans le lit de Lucrezia où tous trois restaient jusqu'au jour... Au moindre signe de résistance, l'homme maltraitait cruellement les deux femmes.

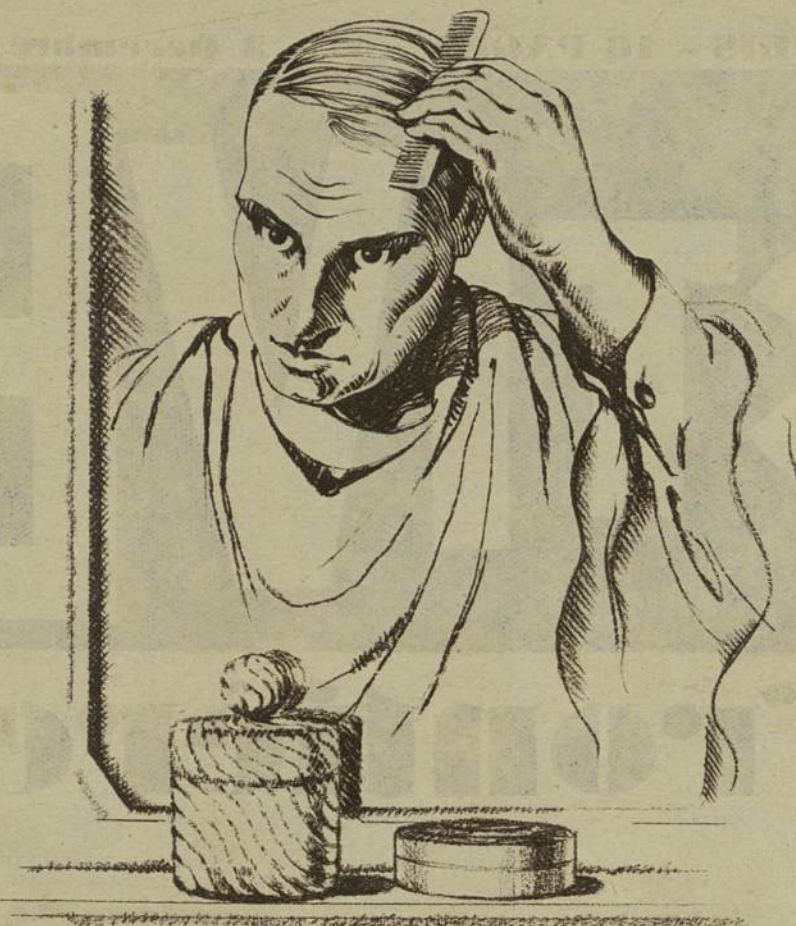
Elles se résolurent enfin, et ce fut sur l'initiative de Béatrix, à mettre fin à cette situation horrible et pour cela ne virent d'autres moyens que la mort de leur despote dont l'âge n'avait pas affaibli la vigueur, ni les goûts pervers.

Béatrix était aimée d'un homme célèbre à Rome pour sa grâce et sa beauté, Monsignor Guerra. Celui-ci, malgré son titre, n'était pas engagé dans les ordres sacrés ; il souhaitait épouser Béatrix, ignorant tout du drame familial. On raconte qu'il fit sa demande à Francesco Cenci et que celui-ci lui répondit : « Impossible, elle est ma maîtresse », puis le mit dehors en le couvrant d'injures. Béatrix fit part de son projet de meurtre à Monsignor Guerra. Il y prêta les mains, il prit l'avis du fils aimé de Francesco Cenci, qui s'appela Giacomo et qui approuva, car il haïssait son père. Deux vassaux de Francesco, nommés Olympio et Marzio, furent soudoyés par la promesse d'une forte somme d'argent, et peut-être Béatrix employa-t-elle pour les gagner à sa cause d'autres moyens, car certains chroniqueurs, pour qui Béatrix n'était pas un « ange », prétendent qu'elle était la maîtresse d'Olympio. Toujours est-il, qu'ennemi de



Meurtre de sa femme, Paul Boppe ne fut arrêté que parce qu'il refusa de fuir, selon l'arrêt d'un conseil de famille.

(1) Voir DÉTECTIVE, n° 161.



Calvitie! Calvitie! Calvitie!

**Neuf personnes sur Dix laissent
tomber leurs cheveux**

TOUTE personne soucieuse de son physique entend ce cri d'alarme à l'apparition des pellicules.

Un sûr instinct l'avertit que sa chevelure est menacée.

A peine les démangeaisons s'aggravent-elles que le candidat à la calvitie recourt, tête baissée, aux lotions, aux drogues, aux excitants de toutes sortes et précipite, avec une impardonnable légèreté, sa propre déchéance.

Vos cheveux tombaient; leur chute s'accélérait. En vain, vous efforcez-vous de cacher votre disgrâce par des artifices de coiffure. Bientôt, vous abandonnez la lutte, vous renoncez à toute prétention et vous pensez: « C'est la fatalité ».

La fatalité a bon dos

On ne devient chauve que par sa faute.

On devient chauve faute de donner aux cheveux les soins appropriés, faute d'entretenir l'énergie



Après avoir essayé vainement tous les remèdes, j'ai enfin obtenu une chevelure abondante avec votre Silvikrine.

Actuellement, la pousse de mes cheveux s'effectue d'une manière régulière.

Vous pouvez utiliser, comme bon vous semblera, les photos incluses, nous écrit Monsieur G. D.

nécessaire à leur croissance et à leur renouvellement.

Bref, vos cheveux meurent de faim.

Lorsque s'amoindrit la ration de substances nutritives indispensables à la multiplication cellulaire qui constituent leur pousse, ils s'étiolent et périssent, comme la végétation dans une terre épuisée.

Ces substances nutritives se trouvent naturellement en abondance dans les cheveux sains.

Or, par une heureuse inspiration, le docteur Weidner est parvenu non seulement à les extraire, mais encore à les faire absorber directement aux racines affaiblies.

La solution de cellules capillaires ainsi obtenue a, sous le nom de Silvikrine, révolutionné les méthodes en usage. Il a fallu breveter le procédé Weidner dans le monde entier.

Les essais des spécialistes confirmèrent aussitôt les merveilleux effets de la Silvikrine dans des cas désespérés et les observations scientifiques ont démontré que les racines capillaires ne sont pas toujours flétries, même quand la calvitie date de plusieurs années.

Cependant, ami lecteur, n'attendez pas d'être réduit à cette extrémité. Si vous avez des pellicules, si vous éprouvez des démangeaisons, si l'état de votre chevelure vous inspire la moindre inquiétude, mettez-la immédiatement au régime de la Silvikrine.

Des millions de personnes ont suivi nos conseils, et leur chevelure est redevenue opulente et saine. Imités leur exemple. Employez dès maintenant la seule méthode efficace.

Un simple essai vous per-



mettra de contrôler la valeur de leur témoignage. N'hésitez donc pas! Essayez la Silvikrine. C'est le seul moyen d'arrêter la calvitie menaçante.

Cet essai ne vous coûtera rien

Nous vous offrons, en effet, un échantillon gratuit pour deux applications et nous joindrons à notre envoi un exemplaire de la brochure « Nos cheveux » (nouvelle édition) où vous trouverez non seulement le clair exposé de l'invention du docteur Weidner, mais encore une foule de conseils utiles pour la conservation et l'entretien de votre chevelure.

Profitez de cette offre avantageuse en nous adressant le bon ci-dessous.

N'envoyez ni timbre ni argent

Echantillon et brochure vous sont expédiés franco et à titre absolument gracieux.

Découpez ce bon à l'instant même et portez-le tout de suite à la poste.

Remettre à plus tard, c'est risquer d'oublier, de perdre ce journal et surtout d'aggraver votre état.

BON

Établissements Silvikrine
93, rue François-Arago,
Montreuil-Paris

84

Comme lecteur de « DÉTECTIVE », je vous prie de m'envoyer gratuitement et sans obligation de ma part :

1. La brochure « Nos cheveux ».
2. Un échantillon de Silvikrine.
3. Opinions du corps médical.

Nom _____

Rue _____ N° _____

à _____ Dépt. _____

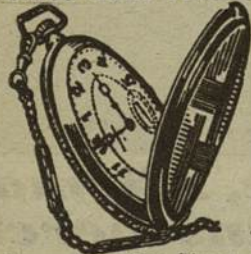
Ecrivez lisiblement et répétez votre adresse sur le verso de l'enveloppe.

Les lecteurs habitant la Belgique s'adressent aux Etabl. Silvikrine, 5, boul. Em.-Bokstael, Bruxelles.

Silvikrine

fertilise le cuir chevelu

SANS RIEN VERSER D'AVANCE



Vous pouvez avoir pour
40 FS
PAR
MOIS

**CHRONOMETRE
"CO-RE"
DOUBLE BOITIER**

Une montre précise, élégante, solide. Echappement ancre 15 rubis, décor moderne.

PLAQUÉ OR INALTÉRABLE

Livrée avec sa chaîne en plaqué or au prix de **480.**

Catalogue Général N° 32 gratis sur demande
COMPTOIR RÉAUMUR, 78, rue Réaumur, Paris



VENTE RÉCLAME



MONTRE chaîne, ou bracelet de précision, pour homme et dame, remontoir marchant 36 heures. Mécanisme à prix: Bracelet homme ou dame, lumineux au choix. Garantie 6 ans - sur bulletin spécial. Env. cont. remb.
Fabrique L.D. ERVICT, Rue Amélot, Paris **9** fr.

ON DEMANDE pers. 2 sexes pour Ecritures chez soi et confection d'adresses. D. ALBERT, B. P. III, Nice.

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Tte l'année. Manufact. D. PAX, Marseille.

ECRITURES CHEZ SOI, sérieux, très lucratif. G. RIGUET, B. P. 15, Le Bourget.

7 fr. le CENT Copies d'ad. et gains suivis à CORRESPONDANTS 2 sexes. p. lois. Étab. T. SERTIS, Lyon.



5.000 PHONOS GRATIS

à distribuer aux lecteurs ayant trouvé la solution et se conformant à nos conditions. Remplacer les tirets par des lettres, de façon à obtenir 4 prénoms, et en prenant la 3^e lettre de chaque prénom, vous obtiendrez le nom d'un maréchal. Lequel? Adressez directement votre réponse à Phonos ANGELUS, 22, rue des Quatre-Frères-Peignot, Paris (15^e). Joindre une enveloppe timbrée 50 portant votre adresse

G--RG--S
A--J--L--E
N--OL--S
A--R--D

6 à 8 fr. le cent adr. plus 50% à ag. corr. 2 sexes. Toute année. Ecr. Et. T. LOUY, Lyon.

Gagnez comme nous de 300 à 2.000 fr. par mois et plus prouv. Pet. tra. de corres. fac. ch. soi pdt loisir, sér. Timb. écr.: D. HUARD, 141 bis, av. République, Bondy (Seine).

1.200 fr. p. mois s. quit. empl. 2 sexes. Part. facile chez soi. FUSEAU, 11, Marseille.

CHEZ SOI Travaux écritures sérieux. Ecrire ARNAUD, à Saint-Laurent-d'Oingt (Rhône).

CHEZ SOI Ecritures 1.500 francs par mois et plus garantis. Références, honorabilité. Renseignements gratuits: MUREAU, Service E, OFFRANVILLE - SAUQUEVILLE (Seine-Inférieure).

IL FAUT MAIGRIR

sans avaler de drogues, pour être mince et à la mode ou pour mieux vous porter. Résultat visible à partir du 5^e jour. Ecrivez en citant ce journal, à Mme COURANT, 98, boulevard Auguste Blanqui, Paris, qui a fait vous d'envoyer gratuitement recette simple et efficace, facile à suivre en secret. Un vrai miracle!

Le premier hebdomadaire des faits-divers

4^e Année - N° 162

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

3 Décembre 1931

DÉTECTIVE

Guerre des frontières



Au carrefour de quatre pays: France, Belgique, Hollande, Allemagne, douaniers et contrebandiers se livrent une bataille sans merci.

(Lire, pages 12 et 13, le saisissant reportage de notre envoyé spécial Gilbert Rougerie.)

AU SOMMAIRE | Un pays charmant, par T. Köves. — Un "honnête" homme, par J. Barraud. — L'agonie des loups, par L. Combaluzier. — L'aventure de la divette, par F. D. — Le guet-apens, par J. Morières. — L'obsédé, par M. Lecoq. — La femme et le crime, par F. Boutet.